

# Xynthia des laisses contre l'oubli

Photographies : Frédérique Jouval

Textes : Géraldine Giraud



Contributions scientifiques :

Ludvina Colbeau-Justin

Bernadette de Vanssay

Dorothee Marchand

Cloé Vallette

Académie de l'eau

## Préambule

*« La nature ne se dompte pas, au mieux elle s'apprivoise ».*

Le 28 février 2010, la tempête Xynthia a révélé au monde une zone sinistrée, écartelée entre deux départements, la Vendée et la Charente-Maritime. L'anse de l'Aiguillon et les côtes des Charente-Maritime, là où la surcote marine générée par la tempête a été maximale, ont souffert dans leur terre et dans leur chair.

En nous plongeant au cœur de la vie bouleversée de ces villages nés de la mer, nous vous donnons à envisager la tempête comme révélateur de la capacité de redressement de ses hommes. Presque deux ans après, c'est un suivi humain de cette terre qui saigne encore que nous proposons au travers de l'état des lieux d'une population courageuse, qui continue à se battre pour sa survie. L'espoir renaît peu à peu des cendres...

L'étude des stigmates de la tempête Xynthia, sur la terre et auprès des hommes, nous est apparue le prisme révélateur pour dépasser la catastrophe, comprendre son incidence et mieux anticiper, appréhender les prochains aléas de la nature.

L'histoire d'un oubli, d'une mémoire défaillante, pire d'un déni du passé pour nous aider à mieux vivre le présent, appréhender l'avenir et notre patrimoine.

Un livre que nous avons voulu comme un dialogue entre l'art et la science : une conversation entre la terre, la mer et ses hommes. L'attention de scientifiques, attachées aux problématiques psychosociologiques des catastrophes naturelles couplée à un œil d'auteurs, en texte et images, plus artistique, proposent un regard alternatif sur la prévention.

Comment l'art et la science échangent-ils pour trouver des perspectives communes ?

Si la terre et l'eau sont des éléments qui s'entremêlent de manière particulièrement harmonieuse dans les marais, l'art et la science peuvent donner des perspectives intéressantes concrètement, sur le terrain. En restant à l'approche de certains sinistrés tout au long d'une année, nous avons tenté de restituer au mieux leurs aspirations de sorte que notre regard constitue un outil pratique et utile, pour « les gens d'après » la catastrophe...

# **Xynthia, des laisses contre l'oubli**

## **Sommaire**

### **Préface**

### **Première Partie : Récit**

- I**        Le Pays né de la mer
- II**        La tempête, une guerre à bien des égards
- III**        La culture de l'oubli, une exception française ?
- IV**        En terre de résistance, la nature a repris ses droits !
- V**         Une plaie encore à vif
- VI**        Vulnérable et impuissant, l'homme rend les armes
- VII**       Les passeurs de mémoire

### **Seconde partie : Dialogue avec les scientifiques**

## I Le pays né de la mer



Sur la façade atlantique, écartelée entre les côtes de la Vendée et de la Charente-Maritime, la tempête Xynthia a touché de plein fouet un littoral dynamique, qui évolue sous l'influence des vents, des marées et courants...

Deux départements pour une seule et même nature, où une langue de terre flirte avec la mer. Une nature amphibie, dont l'histoire est étroitement liée à l'eau.

Au cœur du Marais poitevin, la même terre argileuse bleuâtre colle au sol du marais. Les mêmes laisses de mer déposent marée après marée, autant de vase à l'intérieur d'une anse qui se réduit de jour en jour. A marée basse, la même nappe d'eaux troubles chargées de vase brune refait surface.

Une vase très fine, modelée indifféremment par le va et vient de l'eau salée luit au soleil. Des champs de mer où émergent ces mêmes têtes noires, des pieux de bouchots, érigent des forêts d'un autre âge, en pleine mer. Un sol terrain de jeu des misottes, ce tapis végétal fermé où ne poussent que des plantes qui supportent le sel... A la frontière de la terre et des eaux, l'on découvre un territoire inconnu à l'extraordinaire diversité et singularité !

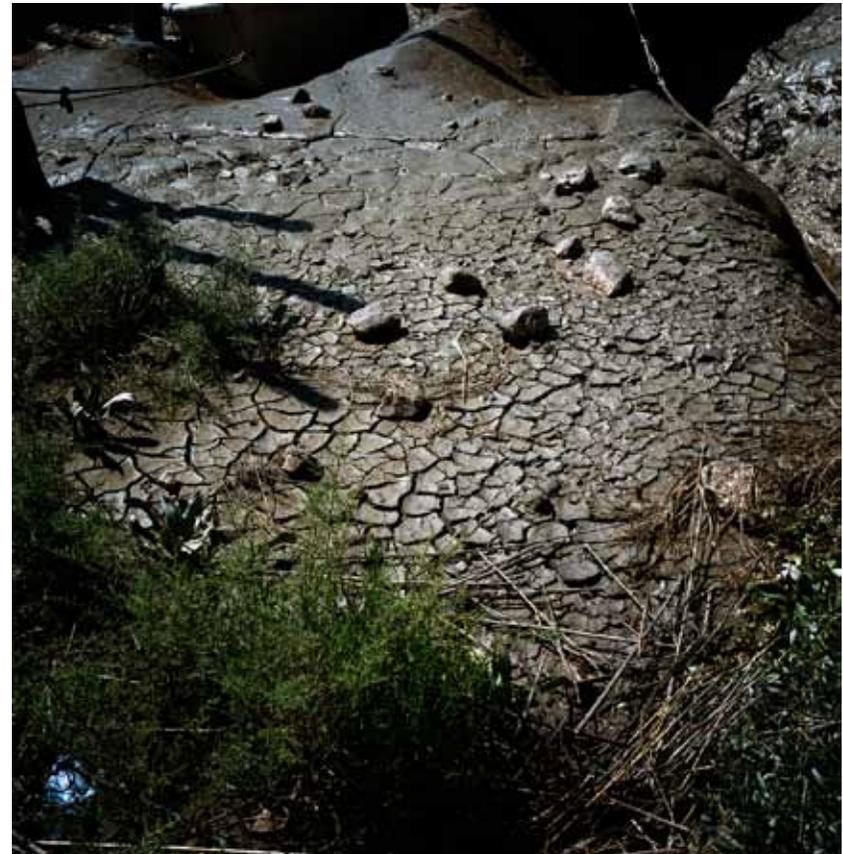
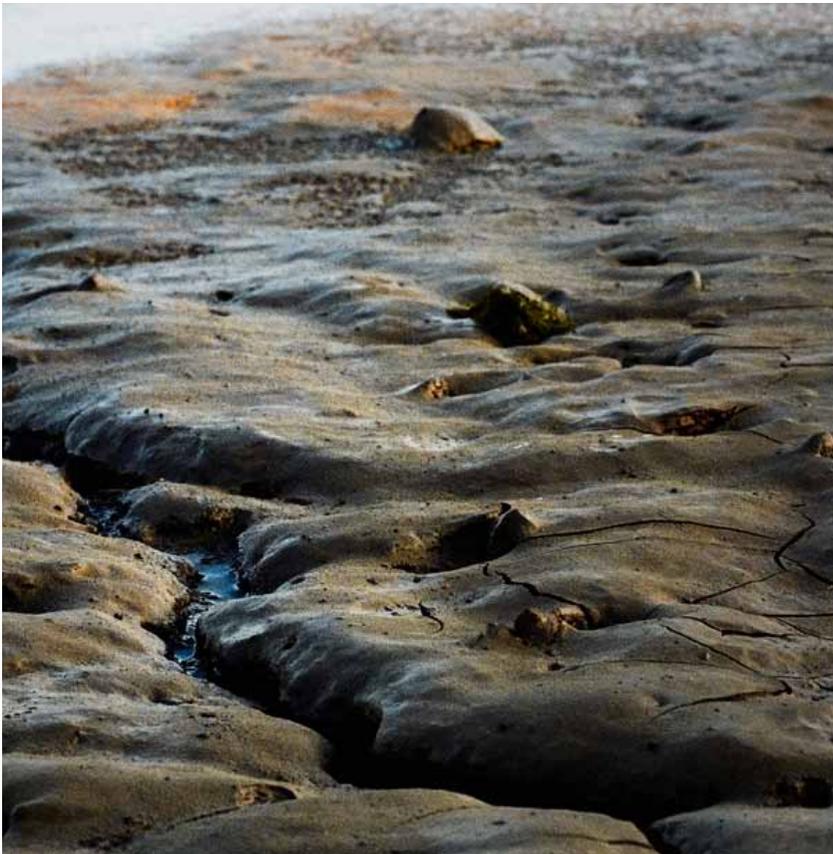


Un marais maritime, composé de deux flèches littorales sableuses, celle d'Arçay et celle de l'Aiguillon encadrent l'estuaire du Lay. Cette façade du pertuis breton s'ouvre sur l'anse de l'Aiguillon qui reçoit la Sèvres Niortaise, limite des deux départements. Le marais est familier des crues de la Sèvres Niortaise et de ses affluents.

L'anse de l'Aiguillon reçoit les submersions marines des grandes marées et des tempêtes jusqu'aux inondations des crues abondantes du Lay... Un sanctuaire d'eaux saumâtres et de terres humides.

Des « relais de mer », barrages, estuaires et digues, étiers et autres « portes à la mer » régulent l'inondation des terres. A marée haute et marée basse, en période de crue ou pas, le paysage n'est plus le même. Et la vie non plus. Une versatilité des éléments que les hommes ont apprivoisé depuis le Moyen Age ; dès que les moines ont pu exploiter la richesse de ces terres amphibies, desséchant ou assainissant les marais inondés. Cueillette, chasse, culture, élevage, pêche en ont fait un eldorado auto-suffisant!

Dès lors, la conquête des territoires rognés par la main de l'homme s'amorce. Face à des témoins impuissants, gardiens de ces terres hybrides, dont la vie ressemble à la terre du marais. « Les paysans de la mer », éleveurs d'huîtres et de moules de bouchots, recèlent au travers de leur AOC tout le sel de cette terre, qui garde l'eau mais ne sèche jamais.



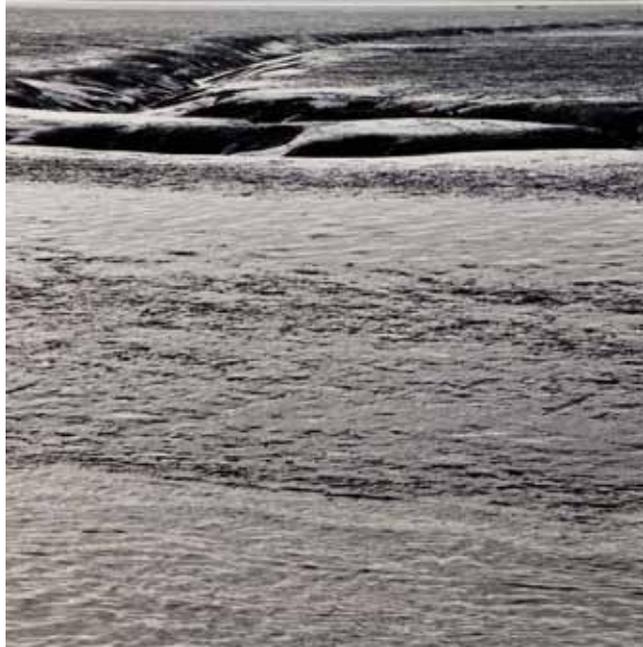
Ces pieux où s'agrippent les moules balayées au gré des marées et du vent dégorgent toute la force des éléments naturels. Et des hommes qui les entretiennent en bravant les aléas de la nature pour en vivre. Une pêche artisanale très active. Des « cabanes » qui abritent une vie de labeur et de dévotion, qui racontent une histoire de transmission et d'attachement à sa terre. Des travailleurs acharnés dont la vie ordinaire est rythmée par le calendrier des marées. Ceux-ci composent avec leur territoire.

Face à une nature impétueuse, qui continue à dicter sa loi, ces hommes ont compris que la nature ne se dompte pas, elle s'apprivoise. Comme une beauté singulière... Cachée, à la frontière de la terre et des eaux, où la vase et la mer s'entremêlent.

Un paysage comme un mirage, où se confondent le sable et la vase, où les vasières communiquent avec le pré-salé, où les chenaux s'enlissent dans les marécages... un territoire improbable, ni tout à fait terre, ni tout à fait mer. Entre eaux saumâtres et terres amphibies, une vision du paradis terrestre, cette terre de migrations où les oiseaux y ont déjà élu territoire.

Un territoire sauvage et mystérieux, difficile à appréhender pour qui n'est pas sensible à la force des éléments bruts. Une beauté cachée et friable s'étire en réseau étoilé au milieu des polders... Ces grands chenaux empruntés par la marée montante et descendante, qui assurent le drainage des prés-salés. Véritables méandres, ils dessinent des troncs aux milles branches, semblables aux nervures d'une feuille. Des vasières à la surface craquelée suggèrent les fentes de retrait de l'eau...

Un paysage lunaire parfois, comme si les entrailles de la terre s'ouvraient pour nous donner un spectacle abstrait. Dont Xynthia a troublé à jamais la quiétude.

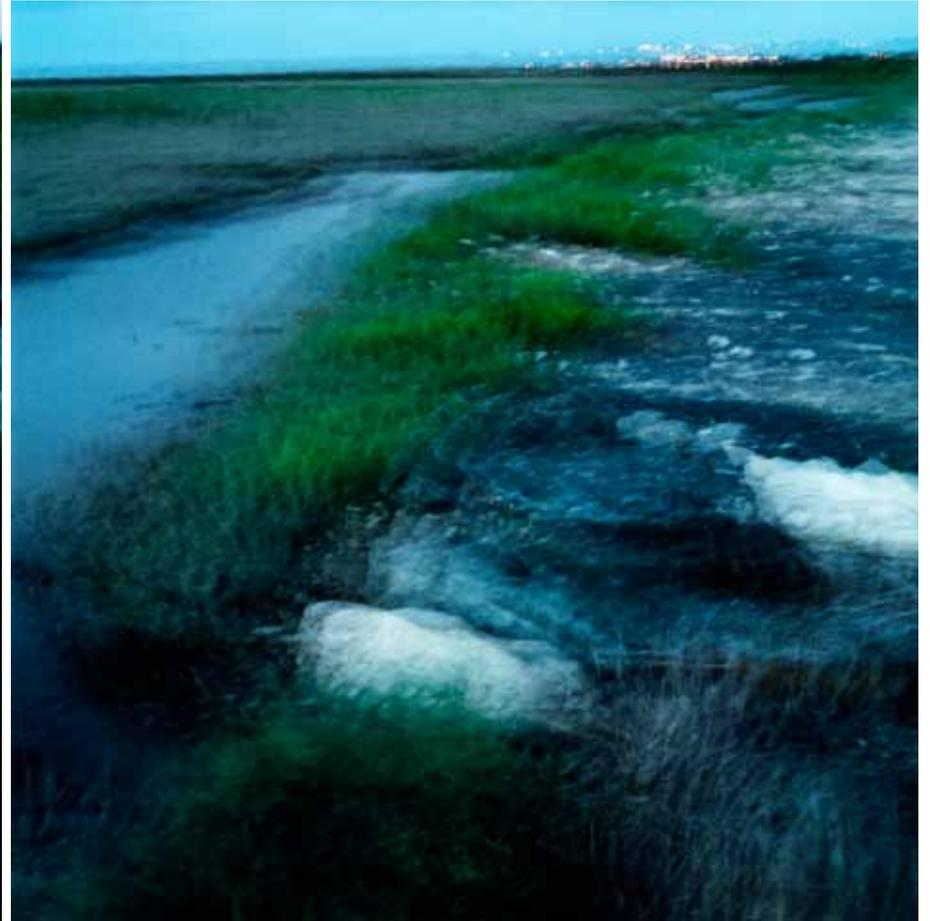




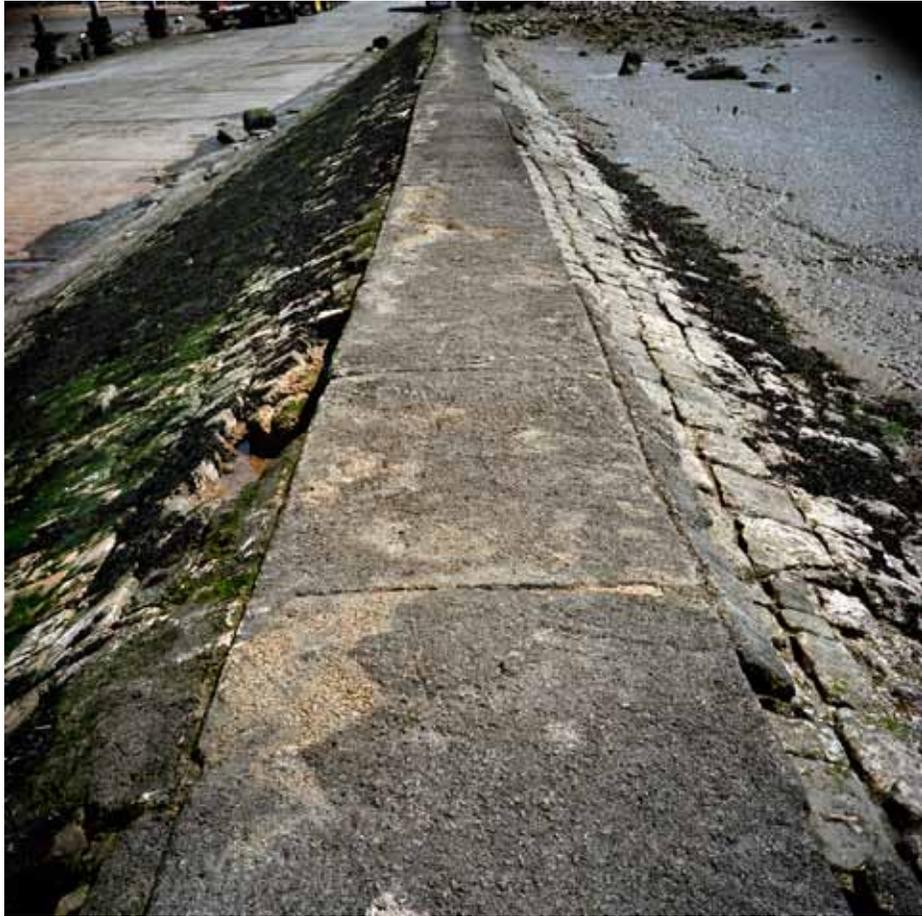
## II La tempête, une guerre à bien des égards

L'océan a joué à saute-mouton avec les digues, censées protéger le territoire. Une immense lame de fond s'est engouffrée partout, comme une coulée de lave. Prenant à revers les villages avec les certitudes de ses hommes. L'effet d'une bombe. Face à des visions de paysages apocalyptiques, méconnaissables, les paysans de la mer interloqués et impuissants, ont vu leurs semblables hélitreuillés, sauvés des eaux. Des regards hagards sur les yoles trahissent la détresse de ces réfugiés modernes du radeau de la méduse. Ces rescapés chassés du paradis terrestre, comme revenus d'ailleurs, ont vu leurs maisons transformées en tombeaux.





*L'avant-veille, elle s'inquiète que les oiseaux ne viennent plus picorer...*





83 ans plus tôt, le grand-père d'Anita, la rescapée du Génie, à la Pointe de l'Aiguillon avait vécu une autre Xynthia, au même endroit. A l'époque, ils avaient monté les lapins, et les poules à l'étage de la maison. « La prochaine fois l'eau viendra par derrière » qu'il disait.

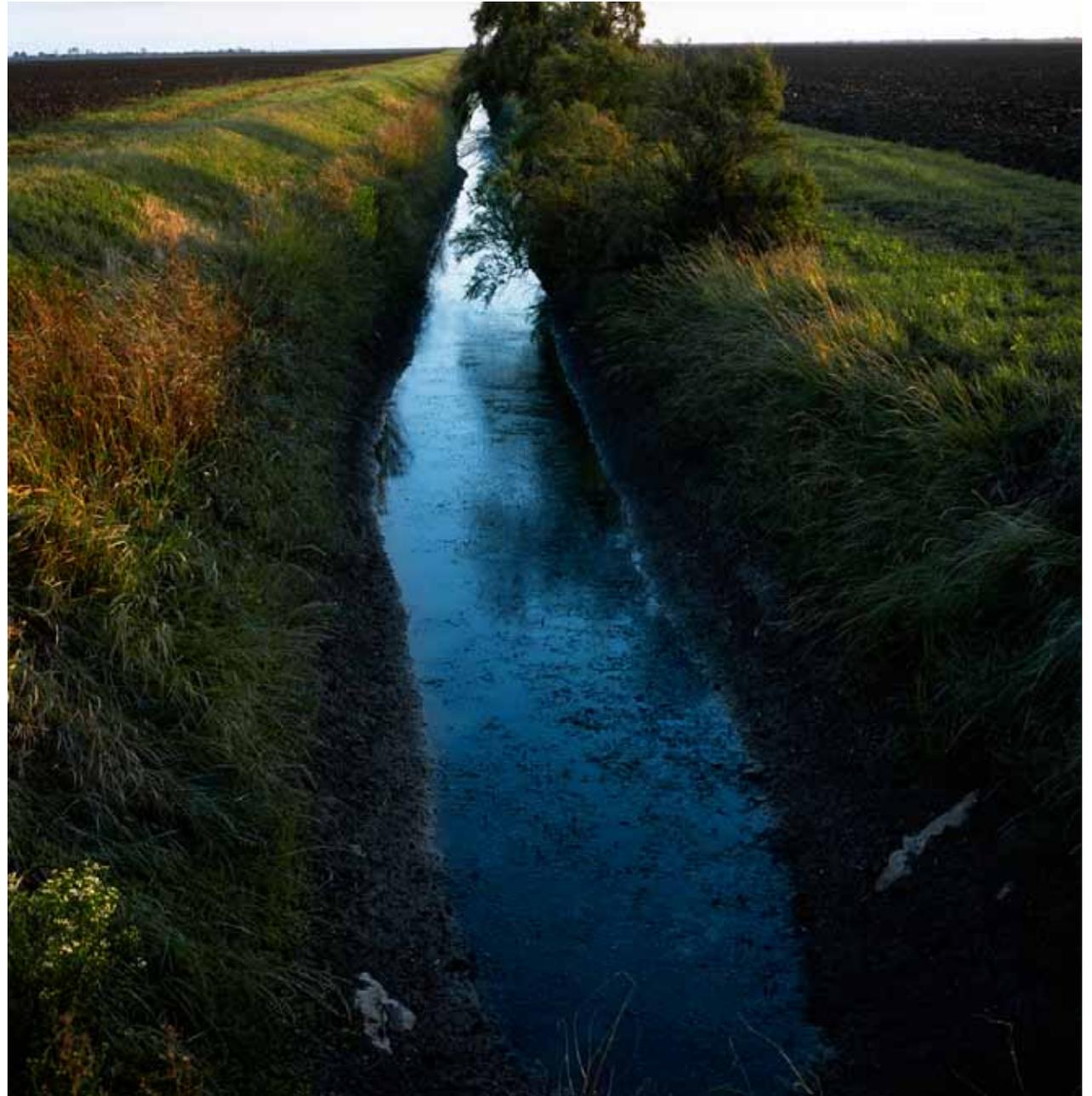
Il ne s'est pas trompé. La maison du Génie «au bout du monde» construite par l'aïeul a reçu 1m40 d'eau. Anita a du l'abandonner.

L'avant-veille, elle s'inquiète que les oiseaux ne viennent plus picorer. Un pressentiment l'incite à convaincre sa locataire au bout de terrain, dans sa caravane. «Tu devrais partir, mon grand-père m'a toujours dit... Toi en contrebas, tu risques d'être submergée». Le lendemain, une 2CV bardée d'affaires traverse le champ.

Anita est soulagée, comme libérée.

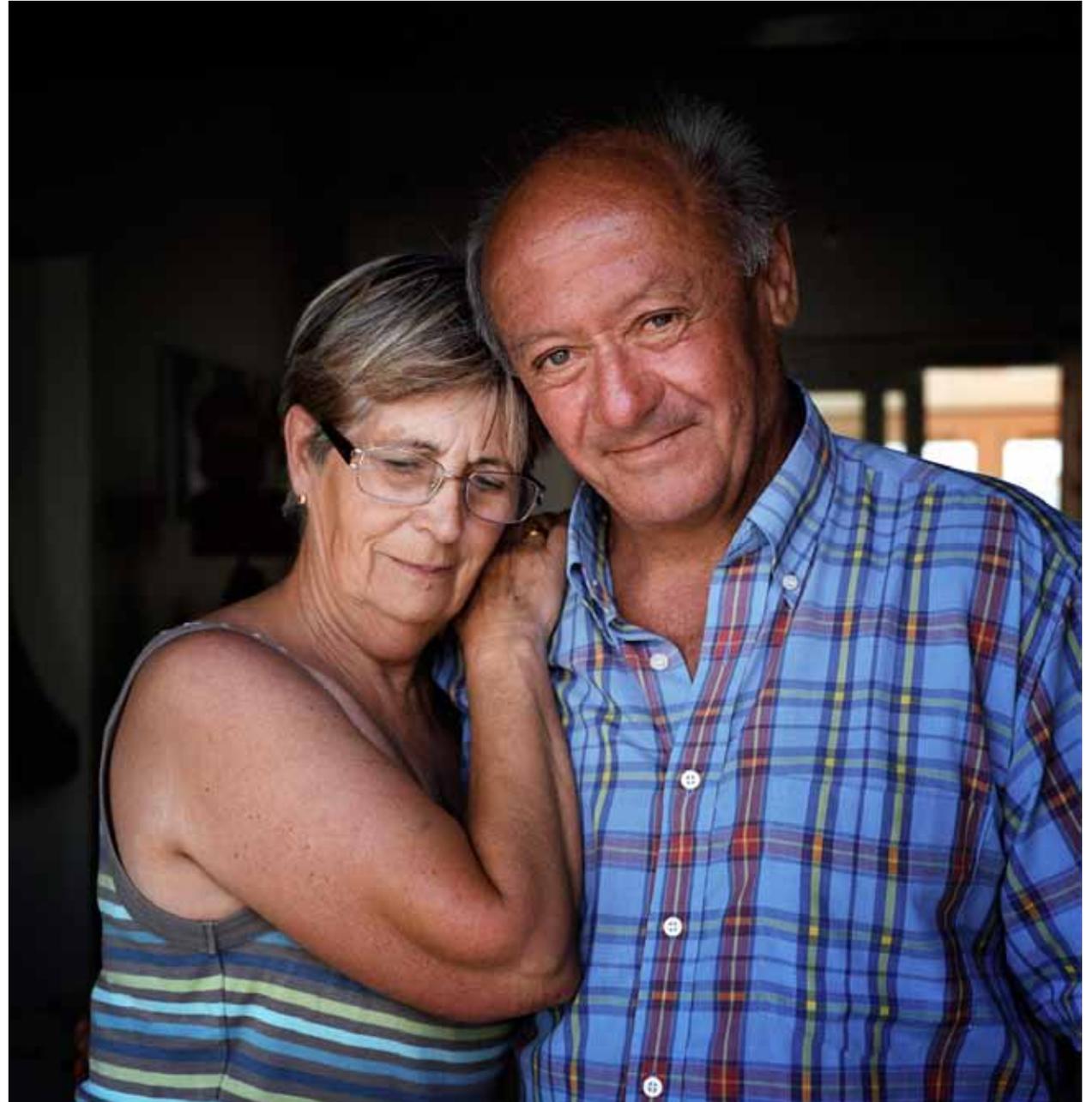
Le soir de la tempête, elle monte à l'étage avec son mari pour se sauver. L'eau continuant à monter à une vitesse folle, ils tentent de sortir mais comment? Pris au piège, sous l'eau, les chaussures ne tiennent pas aux pieds! Dans des sacs en plastique, ils entassent leurs vêtements et sortent en culotte, pieds nus.

Loin au bout de la route immergée, en dehors de l'eau, quelqu'un les attendait, avec un grand sourire. C'était la locataire de la caravane.



Louissette et Jean-Claude, les retraités miraculés de La Faute, se sont dits plusieurs fois adieu.

Il a porté sa femme sur ses épaules pour la hisser sur le toit. Les ongles arrachés, en hypothermie, les pompiers les ont sauvés dans la matinée.



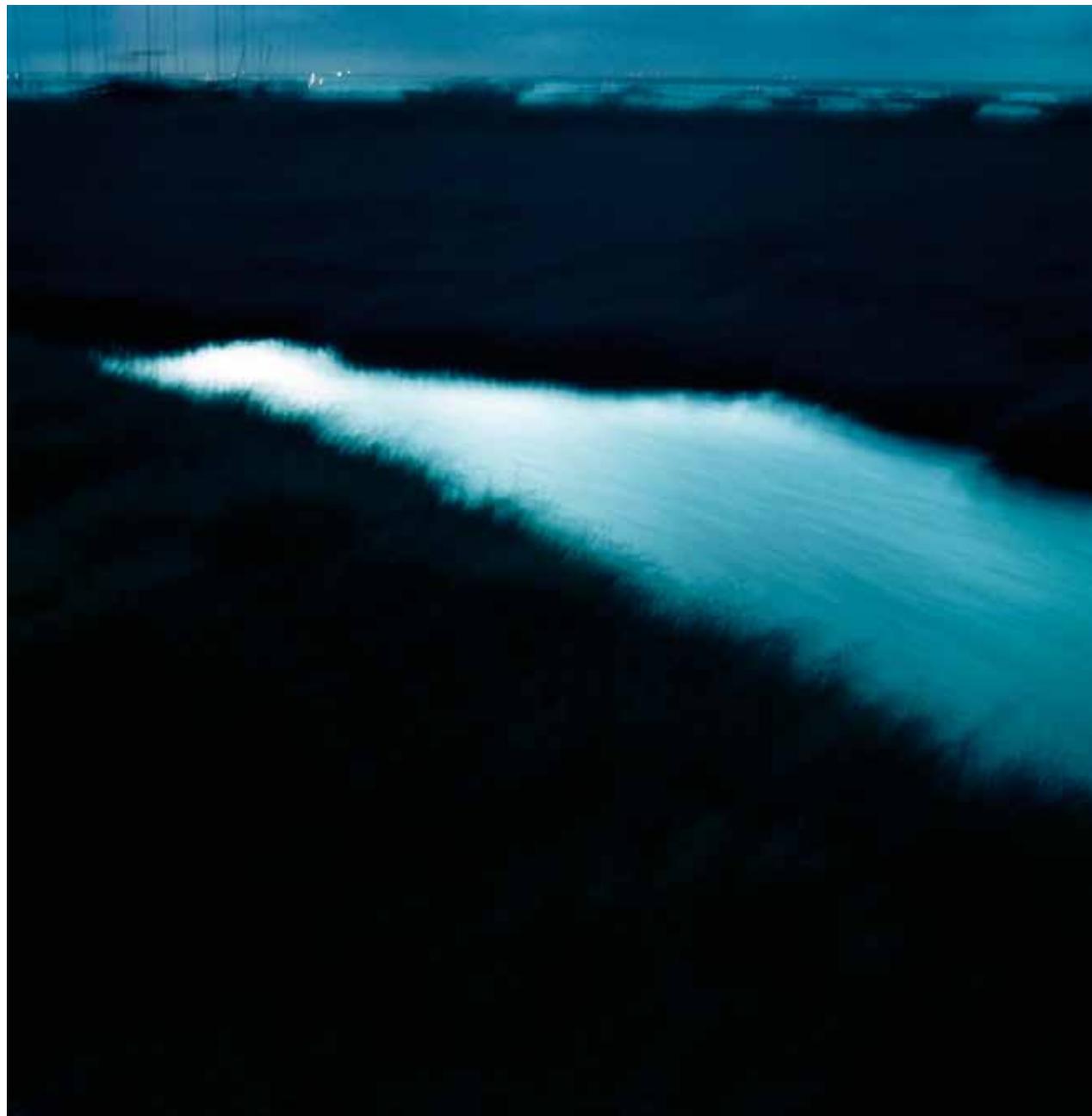
Nicole Audet aux Bou-chôleurs, a vu sa maison désossée. « L'eau est remontée par l'intérieur du village, là où on ne l'attendait pas. Pour sauver ma maison, noyée sous 70 et 40 cm d'eau, dans chaque pièce... On a dû tout arracher. Pour qu'il y ait un courant d'air qui la sèche : il ne restait plus que les pierres apparentes et le toit. Elle est restée désossée jusqu'à l'été. Il ne reste plus de traces aujourd'hui, j'ai refait des travaux ».



Le soir de la tempête, Yan Aujard, le pêcheur de civelle de l'Aiguillon, pêchait en rivière sur son bateau. « A 2h du matin, la mer ne sonnait pas de la même façon. A 4h du matin, c'était grave, il y avait de l'eau partout! Ça arrive, il suffit qu'il y ait de l'eau douce.

Là, le niveau de la mer était anormalement haut. Je me suis trouvé à deux doigts de couler! En 1999, j'avais déjà été éjecté de mon bateau... Je ne voulais pas mourir dans ma cabine de bateau noyé. J'étais prêt à me jeter à l'eau avec une bouée couronne.

J'avais juste pris la photo de mon fils sur moi...c'était la panique! J'ai eu beaucoup de mal à faire mon virement de bord avec de l'eau dans la moitié du bateau. J'ai réussi à me mettre le long de la digue, le plus près de la terre, pour me protéger du vent. J'ai attendu les secours, toute la nuit, posé sur la digue ».



Les pays nés de la mer ressemblent à un champ de bataille.

Ces villages ruraux qui n'ont pas bougé depuis des décennies, comme figés dans le temps, ont vu leur quiétude immuable soufflée par la déflagration de la tempête.

Et ses paysages en complète métamorphose, fracassés, méconnaissables.

Déjà voués à une forte déprise d'activité, les villages des éleveurs d'huîtres et de moules ont été réduits à des jouets miniatures face à une force démoniaque.

La coulée liquide en gorgeant les terres de sel de mer, les a brûlées de l'intérieur, emportant maisons et cabanes

ostréicoles en bordure de littoral.

Des bateaux dans les arbres, aux maisons éventrées comme des coquilles de noix d'un côté de la anse ; des champs de pieux de bouchots arrachés, comme des croix militaires, et des animaux noyés dans les marais... Un capharnaüm de cadavres en tout genre dans un no man's land terrifiant. Des villages devenus cimetières.



## Un an après, aux Bouchôleurs, des éleveurs de moules désœuvrés



Suite à Xynthia, Les Bouchôleurs, sera le premier village côtier décrété en « zone noire » : pour leur sécurité, tous ses habitants seront invités à quitter les lieux. Les paysans de la mer qui perpétuent la tradition familiale, comme les anciens du village qui vivent dans la maison de leurs aïeux.

Des souvenirs qui se ramassent à la pelle.

« Gamins, on mettait des bottes et nous prenions les yoles pour aller voir la tempête » se souviennent les gens du cru. Ici, on n'a pas peur de la mer. Et pourtant, dans la précipitation, les enfants du pays ont vendu leur maison à l'Etat, reprenneur. Le village s'est alors scindé en deux : les « traîtres » qui sont partis face aux irréductibles amoureux de « leur » village.



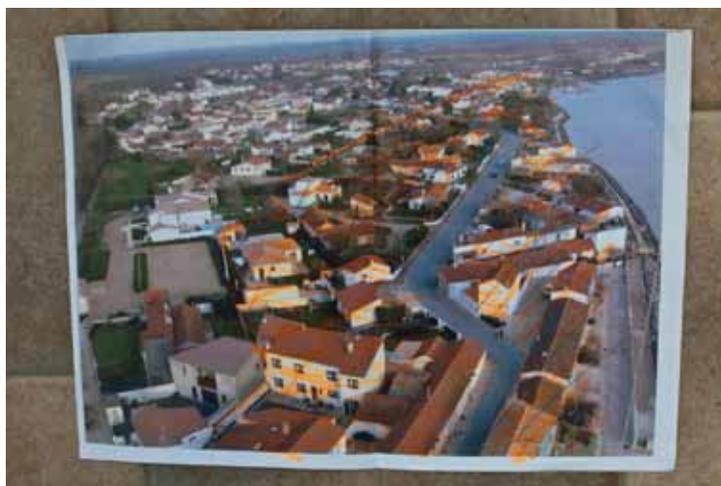
Avant Xynthia, sur le petit port de Châtelailon, à quelques façades du front de mer, à marée basse, c'était la valse des tracteurs qui tiraient les yoles jusqu'aux bouchots en pleine mer. Un spectacle qui replonge les locaux en enfance et ravit les curieux...

Pas question d'enlever au village son patrimoine, son identité! Né il y a plus de 200 ans, ce hameau « d'éleveurs de moules » a accueilli des familles d'agriculteurs venus vivre de la mer le long des rivages de Châtelailon, déjà fragilisés par les assauts répétés de l'océan. Pour cultiver la moule, ils construisent de modestes cabanes couvertes de roseaux face à la mer. Ces nouveaux paysans de la mer érigent des digues de protection à l'aide de traverses de chemins de fer.

« Mon village ne ressemble à aucun autre. Une situation en bord de mer unique! On voit les gens travailler sur les bouchots, autrefois on « pigouillait », on poussait nos barques avec un morceau de bois... On vit avec les ostréiculteurs! » insiste Nicole Audet.

Xynthia a fait voler l'image d'Epinal en éclat. A la place, face à la digue, des visions d'apocalypse. Christine Jublin, du bar « le Poséidon », se souvient «Au petit matin, une fois rentrés dans le bar, on aurait dit qu'une bombe était tombée. Il y avait de la boue partout, une voiture sortie du garage, en face, dans les arbres... et 60 cm d'eau dans le bar ». Trois mois de fermeture s'en suivront pour le Poséidon.

Un an après Xynthia, le village se meurt. Toute la digue a été désertée. Les maisons ont été vendues à l'Etat ou ne sont plus habitables. La voie ferrée a été arrachée sur trois kilomètres et les réparations ont pris plus de deux mois avant d'être effectuées... Les gens ne reviennent plus aux Bouchôleurs goûter ses fameuses moules.



## A Charron, la capitale de la moule de bouchot, devenue un village fantôme



Charron, à 15 mn de La Rochelle, un « paradis de marais » avec son pré-salé.

La capitale de la moule de bouchot vivait totalement en autarcie avant Xynthia, comme une île isolée, loin du tourisme. Quatre ou cinq familles d'éleveurs de moules y sont installées depuis dix générations... sans aucune digue pour protéger les habitants. Un an après le passage de la tempête, avec son port du Pavé en berne, difficile d'imaginer les fêtes de la moule l'été. Une vingtaine de tracteurs traversaient la route principale pour faire les marées, au rythme des 35 exploitations mytilicoles du village.

Où sont passés les paysans de la mer cet hiver ? « Après la tempête, on s'est débrouillés pour continuer à travailler, en s'entraïdant entre amis. Je n'avais plus de bateau ni aucun véhicule, ni de chambre froide pour stocker ma pêche. Sur Charron, on fait tout sur nos bateaux-ateliers : on pêche, on conditionne les moules. On s'est prêté le matériel resté indemne » souligne Eric Ferran. Une semaine après la femme d'Eric, sillonne son village à vélo pour réaliser l'ampleur des dégâts « Il n'y avait plus de routes, ça n'était que des herbes ! ».

La Charronnaise ne reconnaît plus son village.





Au port du Corps de Garde, un mytiliculteur raconte l'apocalypse « On s'endort, à 8h ma femme ouvre les volets, il y avait à peu près 2m d'eau devant chez nous, en contrebas. On ne pouvait plus sortir de Charron car l'eau coupait les routes. Les gens partaient en hélicoptère de l'armée, réfugiés sur leur toit...personne ne se doutait de cette ampleur, nous n'avions jamais vu ça ! ».



Thierry Demaeght, président de l'association de défense des victimes n'est pas resté indemne. « On dormait quand à 4h du matin, le bruit de l'eau me réveille. Je me lève les pieds dans l'eau. Je vais dans la salle de bain : l'eau était montée jusqu'à la hauteur de la fenêtre ! La mer était dans le jardin, nous étions cernés par l'eau à l'extérieur, à hauteur d'1m50 au niveau de la baie vitrée, mais pas d'eau dans la maison. J'avais l'impression d'être dans un aquarium ! Je me suis posé la question est-ce que je sauve mes papiers ou ma peau ? Je me suis vu mourir trois fois, entre le vent fort, les grosses vagues, l'eau froide à 4 ou 5° ... Nous avons déguerpi juste avant que la baie vitrée du salon ne se casse...C'était Diên Biên Phu ! ».

Un après Xynthia Charron est un village aux volets clos. Des pans de mur écroulés jonchent le sol. Drôles de ruines! Une ambiance sinistre. Une « rue de la laisse » désertique, nettoyée cliniquement, sans aucune trace de passage de la tempête face à un pré-salé verdoyant de vie... Comme si on avait voulu faire oublier. Le village a perdu son âme et s'est vidé. Sur deux cents familles qui ont vendu leur bien à l'Etat, seule une poignée a pu racheter sur Charron. Il n'y a plus de restaurants ni de commerces. Il reste un boulanger qui veut partir... Le bar du port du Corps de Garde, le refuge des pêcheurs n'est plus. Les verres qui trinquent à l'apéro en fin de journée sont à ranger dans les placards.

Charron a perdu son âme, son cachet. Que va devenir le village une fois ses maisons en zones inondables rasées? Une ambiance jugée peu propice pour l'épanouissement de la jeune fille des Ferran. Ils préféreront partir, ouvrir une nouvelle page ailleurs. Plus gaie, plus vivante surtout!





*La mer était dans le jardin...*

## La Faute sur Mer, une station balnéaire désertique

Un an après, même constat. Avec son camping désormais fermé, les congés-payés ne reviennent plus. La population a baissé de moitié! Difficile d'imaginer la station balnéaire où l'été, on se bouscule pour les gaufres et les cornets de glace quand les commerces sont fermés. Seul signe de vie cet hiver, la nature a repoussé sur le sol du camping dévasté! On traverse le pont, et l'Aiguillon, siamoise de la Faute, est plus discrète...mais la torpeur y est la même. Une ambiance lourde presque solennelle règne. L'odeur de la mort a imprégné les murs.



Dans la « cuvette mortifère » de La Faute, des charognards rôdent et pillent ce qu'ils peuvent. Ferrailles, toitures, serrures, etc. Comme dans toute guerre, le pire parfois est exhumé. Des montagnes d'électroménager jonchent les pas de portes... Un spectacle de désolation. Bientôt des cadenas viendront verrouiller la zone pour empêcher l'intolérable. Une seconde violation de l'intimité.







### III La culture de l'oubli, une exception française ?

Dans les heures qui ont suivi la tempête, la mémoire est revenue au grand galop. Les colères de la mer ont refait soudain surface... alors qu'au cours du dernier demi-siècle, le souvenir du risque s'était étiolé.

Les zones sinistrées étaient inondables, et les accidents naturels ne les ont jamais épargnées. La nature n'a jamais cessé de faire valoir ses droits.



1068-1071. - CHATBLAILLON PLAGE. — Grande marée aux Boucholeurs

Pourtant l'homme a préféré oublier l'inacceptable. Il lui est plus facile de fermer les yeux plutôt que de reconnaître sa vulnérabilité face à la souveraineté de la nature. C'est cet oubli qui a permis de construire sans frein sur les langues de sable et de terre sauvages. C'est la défaillance de cette mémoire qui a mené à un véritable déni.

Le déni de l'existant...



Des sinistrés qui n'ont rien vu venir. A leurs yeux, la tempête n'a pas eu de représentation. Beaucoup ne l'ont pas sentie ni même vue arriver...

L'eau est arrivée là où on ne l'attendait pas, prenant à revers les zones construites. Aussi l'étude des traces et stigmates laissés par la tempête permet de mieux matérialiser ce déni, de donner corps à cette non-existence et de lutter contre un oubli volontaire, préjudiciable à la reconstruction.

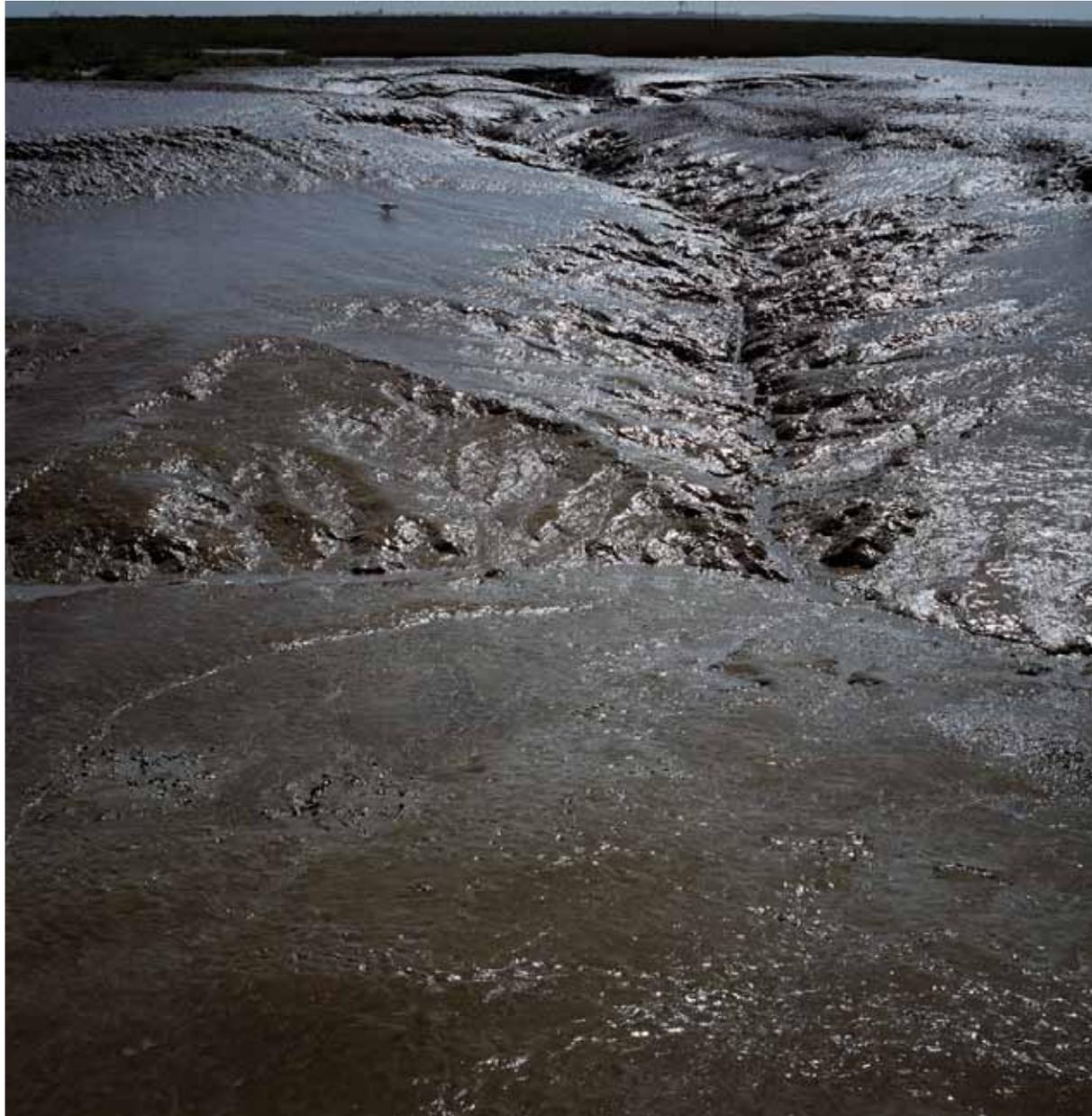


## L'amnésie

Historiquement, c'est comme si l'on avait oublié ce qu'était la mer.

Aux pays nés de la mer, la culture marine est ancestrale et empirique. Elle fait partie des murs, a laissé des traces là quelque part sur les cabanes ostréicoles et les yoles, poreuses. Orale et parfois visuelle, elle se transmet de génération en génération. Chaque famille y va de son vécu de tempêtes, de ses pertes et peurs. Quand la mer ne demande pas de permission d'entrer. À l'époque, Charron était constitué de 3 îlots qui ont été occupés. Il y a 50 ans, le réseau de drainage avec tous les canaux n'était pas encore construit... Les vieux se souviennent faire du vélo dans les cuvettes qui étaient inondées tous les hivers. Exactement là où des constructions ont été érigées.





*L'homme a préféré oublier l'inacceptable...*

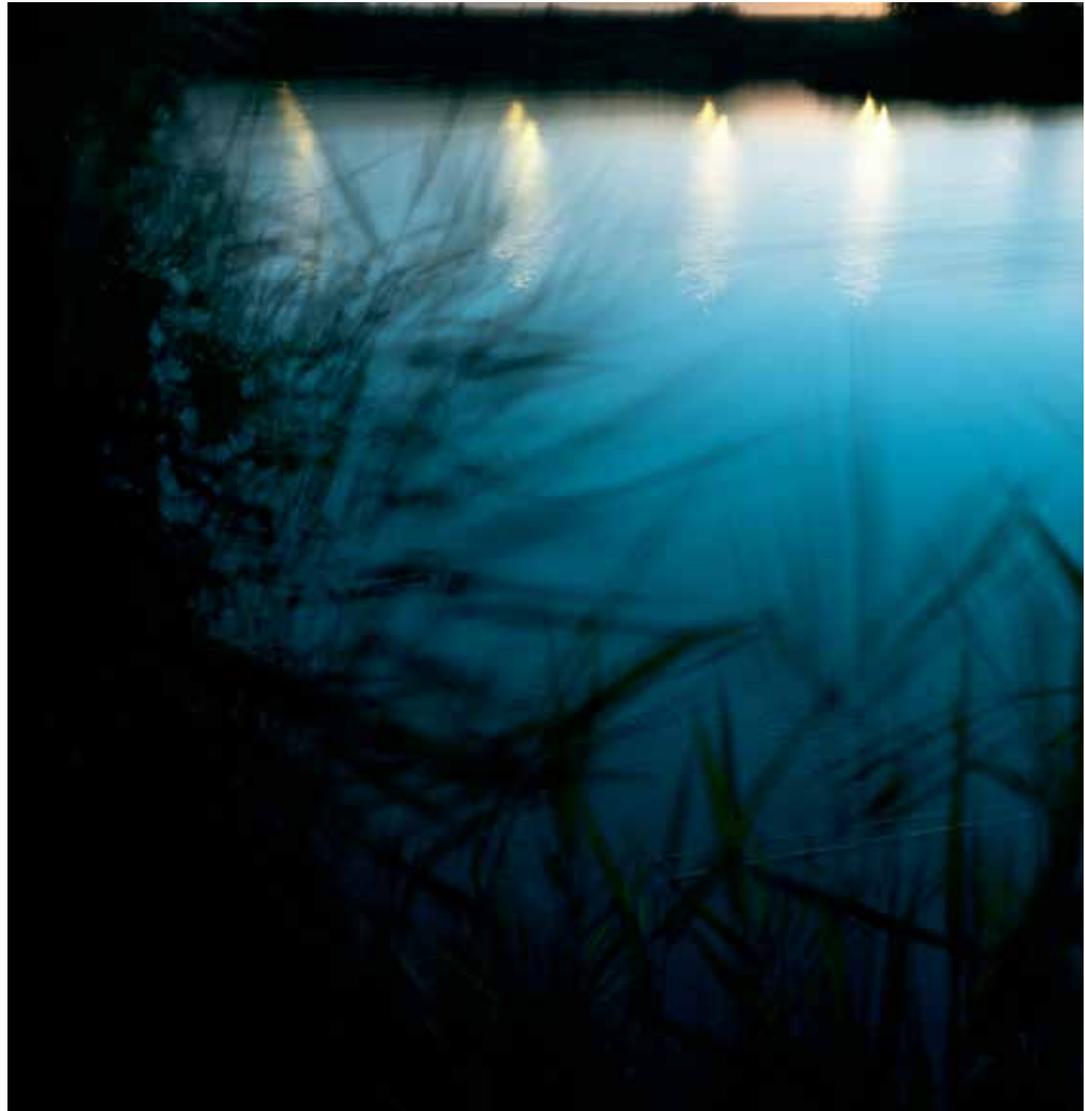
Il paraît qu'autrefois, le village de l'Aiguillon se trouvait du côté de la Pointe et qu'il a disparu dans les flots d'une tempête. La mer a plus de mémoire que les hommes. En 1738, une tempête avait noyé le marais jusqu'à Luçon. La nuit de Xynthia, à Sainte-Radegonde-des-Noyers, Jean-Paul Rault a vu périr sous ses yeux ses 600 moutons. En 1738, le berger de la ferme de Ribandon, du côté de la Dive, est emporté par la mer avec ses 300 moutons...

Près de trois siècles d'écart et l'histoire se répète, comme s'il elle bégayait.

Pourtant la mémoire de la mer s'est perdue. Les paysans de la mer, porteurs de mémoire, ont été vite submergés par de nouveaux arrivants, les touristes aux résidences secondaires, moins sensibles aux coefficients de marées et aux trajectoires des vents.

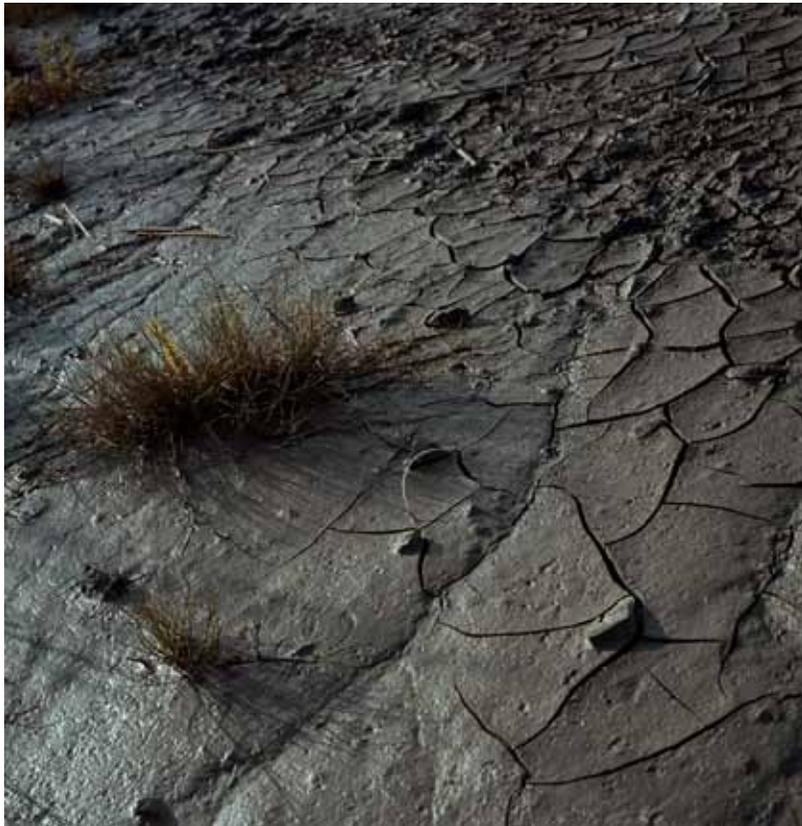
La mémoire des anciens ne s'est pas perpétuée comme « elle aurait dû ». Et aujourd'hui, les victimes de Xynthia ne veulent plus en parler. Une chaîne est rompue.

En France, il n'existe pas de culture du risque comme au Pays-Bas ou au Japon. C'est là que le danger survient, sourdement... Quand l'état d'inconscience général et la vulnérabilité d'une population s'accroissent.



Combien de sinistrés ont préféré « tourner la page » ? A l'image du gérant du bar des Boucholeurs, Monsieur Jublin, qui refusait catégoriquement de parler de Xynthia.

Un an après, il nous tenait ces propos que l'on peut comprendre « Y'en a ras le bol de la tempête, on veut passer à autre chose ! Trop de gens sont venus au village faire les voyeurs, on a trop parlé de Xynthia et on veut plus en entendre parler ! C'est épuisant d'en parler, on a envie de s'en sortir. Aujourd'hui Xynthia est omniprésente, rien qu'au niveau administratif, on ne s'en sort plus de la paperasse... On a envie de tourner la page, même si on ne pourra jamais oublier une parenthèse comme celle-là, faut avancer ! ». Pour combien de rescapés, est-il moins douloureux d'oublier plutôt que de se souvenir ? Deux ans après, les refus de nous répondre sont encore catégoriques.



## La cécité

Après la tempête, des « laisses de mer » presque hérétiques ont été délibérément effacées par les hommes. Les déchets de toute trace de vie, emportés. Toute trace d'erreurs humaines, enfouies. Les acquisitions par l'Etat à l'amiable ont vidé les villages. Les maisons éventrées, en « zone noire » sont vouées à la destruction... sans que les sinistrés aient leur mot à dire. Ni le temps de digérer. Des maisons comme des ruines vouées à disparaître. Ne restent plus que ces pancartes, érigées par des propriétaires impuissants pour donner la parole à la pierre. Comme des slogans sourds pour résister contre l'oubli. « Pour ne pas être rayés de la carte » répètent les sinistrés. Sur la place du village des Boucholeurs, une pancarte crie la bataille des habitants contre ces zones dites de solidarité, décidées à la va-vite et sans concertation par l'Etat « Non aux couleurs aux Boucholeurs ! ». Une autre pancarte fustige « cette maison va être détruite ». La rue de la mer a été rebaptisée « rue des futurs promoteurs »... Autant de slogans revendicatifs comme de sourdes plaintes, qui soulignent le manque de perspective future d'un peuple à la dérive face à l'inconnu, en transit forcé.



Plus d'un an après, ça et là, sur les terres, autour des zones sinistrées on tombe par accident sur une vieille brosse à dent emportée.

Près du Génie, une paire de ciseaux rouillée dans les fourrés ; en boule, des sous-vêtements maculés de vase. Aux Boucholeurs, une poupée pendue à un lustre tourne sur elle-même sur un pas de porte...

Des reliquats de traces de vie, précieux même si altérés, qui eux, ont résisté à l'oubli.



## Le flou

Sur le territoire, plus de traces franches mais des stigmates incrustés dans les viscères de la terre et des maisons. La terre et la pierre nous parlent, et racontent inlassablement leur ébranlement.

La digue du Génie à l'Aiguillon, un long fil de pierres de 7 kilomètres désossé par Xynthia. Dès le lendemain, des pelleteuses colmataient les brèches. Trop vite rapiécées, sur plusieurs endroits, ces cicatrices trahissent tant bien que mal une nouvelle tentative de l'homme de dompter la nature.



Des tas de gypse argenté, un minéral qui tente d'éponger le sel ayant rendu les terres infertiles, s'entasse sur les terrains agricoles du marais près de Sainte-Radegonde-des Noyers. Et tente de donner une seconde vie à l'espace agricole vendéen, pris en otage.



Sur les murs des maisons dans la « cuvette mortifère » de La Faute, d'étranges signes cabalistiques signalent, pour ceux sachant les traduire, que les secours sont venus inspecter, rendant leur implacable constat sur leur salubrité. Autour, des forêts de pins roussis par le sel.

Sur les meubles sauvés des eaux, des mois plus tard le salpêtre a fait son apparition... la catastrophe comme incrustée dans leur ADN, pour rappeler aux amnésiques volontaires, la force de l'événement. Chez les hommes, plus d'un an après le sinistre, c'est l'invisible qui laisse des traces visibles. Quand l'inconscient tambourine...

Combien de réveils nocturnes, toujours à la même heure, autour des trois heures du matin, l'heure du pic de la vague, agitent encore les sinistrés ?



Chez les enfants, une phobie de l'eau, pas innocente... Difficile de leur apprendre à nager. Pendant longtemps, les poupées se sont noyées dans leur imaginaire... D'autres ne peuvent plus entendre le bruit d'une bouilloire ni d'une chasse d'eau sans avoir peur que « ça recommence ».

D'autres stigmates ont fait leur apparition. Thierry Demaeght, président de l'association de défense des victimes de Charron, le dit lui-même « J'ai été Xynthianisé ». Rien ne sera jamais plus comme avant pour ce sinistré.

« J'ai été le premier à faire l'inventaire auprès des assurances le dimanche soir. Le lundi j'étais chez l'expert pour organiser l'expertise, avec une équipe de nettoyage à la maison. Je n'étais pas abattu tellement j'étais organisé. Tous les matins je me réveillais à 4h et pensais à comment réorganiser ma vie. Un de mes neveux est venu avec un appareil photo, un autre avec un classeur pour inventorier tous les objets de la maison. Ils ont pris plus de 500 photos répertoriées sur tableau Excel par quantité/désignation/prix unitaire ».

Un besoin d'inventaire ultra-méthodique pour s'en sortir. De rationaliser pour lutter contre l'irrationnel.





A La Faute, on retrouve Nadine et Daniel Mandin devant leur maison vendue à l'Etat. Avant de partir pour la Bretagne, ils font un dernier pèlerinage sur leur ancien lieu de vie voué à la destruction. Cela leur fait mal au cœur de s'enfuir comme des voleurs, « sans rien d'avant ». Ils tournent dans leur maison ouverte aux quatre vents, déjà vandalisée. « On ne sait plus quoi sauver! ». Ils repartent avec le lavabo de leur salle de bains. Celui que Daniel avait monté de ses propres mains. Histoire de sauvegarder le reliquat qui raccroche toute une famille à son passé.

#### IV En terre de résistance, la nature a repris ses droits !

En une nuit, le 28 février 2010 la mer a regagné les espaces conquis par l'homme depuis deux siècles ! Suite à Xynthia, l'eau a retrouvé la place qu'elle occupait au 18ème siècle.

L'île de la Dive, dans la baie de l'Aiguillon s'est retrouvée isolée au milieu des terres, comme dans le passé. L'île de Ré, rempart naturel pour les Vendéens, a retrouvé sa situation originelle, quand elle formait un chapelet de trois îles avec Ars et Loix.

A Charron, la tempête a rendu le village semblable à 100 ans en arrière. Les constructions qui ont résisté à Xynthia, sur les parties hautes du village, correspondent à celles d'antan.

La nature a repris à l'homme les territoires qu'il avait rognés sur l'océan. Des endigages successifs, qui du Moyen-âge au milieu des années 60, ont isolé près de 100 000 hectares de terre pour créer le Marais poitevin.



Pour la Vendée, Xynthia vient d'inscrire une nouvelle page de résistance dans l'histoire de cette région jamais inféodée, soulignant le caractère rebelle des Vendéens qui ne se sont jamais soumis et qui se sont toujours relevés.

Des raz-de-marée aux guerres de religion, des guerres de Vendée à la Révolution, ici on a pris l'habitude de se serrer les coudes. Un vécu douloureux et des cicatrices ont forgé leur identité. Xynthia a réveillé la dignité de ce peuple fort d'une solidarité et d'une fidélité à sa terre à toute épreuve.

Sur ces franges littorales, rien n'est fixé, pourtant les gens restent. Des irréductibles indéracinables, ancrés à leur terre comme les moules aux pieux de bouchots.

Ces mytiliculteurs, au gré du va et vient des marées, ont appris à résister au ressac de la vie.

Suite au passage de Xynthia, les éleveurs de moules ont poussé un cri de révolte. Celle d'une humanité blessée, quand sa terre saigne et que ses blessures ne sont pas reconnues, invisibles. Le cri de victimes qui vivent de leur terre en œuvrant pour sa survie en silence.





*La vie, elle s'éloigne, elle disparaît...*

Yan Aujard, le pêcheur de civelle à l'Aiguillon, continue à se battre pour la protection de son territoire. Et la continuité de la vie dans sa commune oubliée... Il s'insurge contre le tabou de ce qu'il appelle « le 11 septembre vendéen ». Contre l'oubli des institutions de protéger un village rural modeste, loin des réhabilitations auxquelles ont eu droit les villes touristiques voisines plus clinquantes. « Chez nous, parler de Xynthia reste tabou alors que pour nous les habitants, ça fait partie de notre histoire. Ceux qui l'ont vécu, on ne peut pas l'oublier. On ne vit que de ça, même un an et demi après. On en parle encore tous les jours alors que pour la mairie, le préfet, l'administration c'est derrière eux ! ».

A l'Aiguillon, plus de maisons ont été inondées qu'à La Faute mais aucun mort. Un mètre d'eau en moyenne dans les maisons, et beaucoup de gens qui vivent encore au village...

Pourtant un an et demi après le sinistre, rien n'a bougé. Le village est resté dans l'état, sans réaménagement réel sur le territoire sauf qu'on a effacé les traces de passage de la tempête trop embarrassantes. Devant les tas de gravats de La Faute qu'on a commencé à détruire, Yan nous livre, dépité « la vie elle s'éloigne, elle disparaît. On nous l'a retirée la vie ! On a l'impression d'être amputés, on nous retire des âmes. C'est l'abandon total. Des maisons meurent avec leurs habitants ! ».





*Quand sa terre saigne et que ses blessures ne sont pas reconnues, invisibles...*

En signe de rébellion, le pêcheur a conservé toutes les coupures de presse et les émissions télévisées traitant de Xynthia. Il a tout compilé pour le souvenir, « pour les générations futures ». Il gardera également une mémoire physique de l'événement, sûrement pour compenser la perte de tous ses souvenirs personnels dans la tempête...

En voulant protéger les terrains en zone inondable, c'est plus qu'un cabanon que l'Etat reprend aux éleveurs d'huîtres ou de moules, c'est une histoire familiale qui s'étale sur plusieurs générations. Toute une vie, qui n'a pas de prix. Des scènes de bonheur ordinaire contre lesquelles des centaines de milliers d'euros d'indemnités ne pèsent pas lourd.



A 34 ans, Maud Chollet perpétue la bonne réputation de la cabane Chollet-Prevost. Elle travaille toute seule ses moules et ses huîtres aux Boucholeurs, dans sa cabane en bordure du chemin du littoral. Une situation exceptionnelle pour la vente au détail et la seule -femme de surcroît- parmi la trentaine de paysans de la mer du village, à vendre directement aux particuliers.

Ses arrières grands-parents étaient déjà ostréiculteurs. Ses parents lui ont légué la cabane en 2006 et des concessions dans la baie d'Yves et à Fouras.

Les vieilles bottes pendues au mur témoignent encore du temps où son arrière grand-père « détassait » les huîtres une à une dans la cour, quand il n'y avait pas d'exploitation. Pendant que l'arrière grand-mère vendait sur la place du village.

Sa mère, Françoise habite juste à côté de l'exploitation. « Trente ans de métier à partager avec moi ! » renchérit fièrement Maud.

« C'est un héritage de travailler la moule. Je me devais pour ma famille de reprendre l'activité pour ne pas que ma mère revende à un étranger. Je suis fille unique, une petite famille... C'était pas possible que l'exploitation parte à quelqu'un d'autre ! Au final j'ai fait le bon choix même si c'est dur ! ».

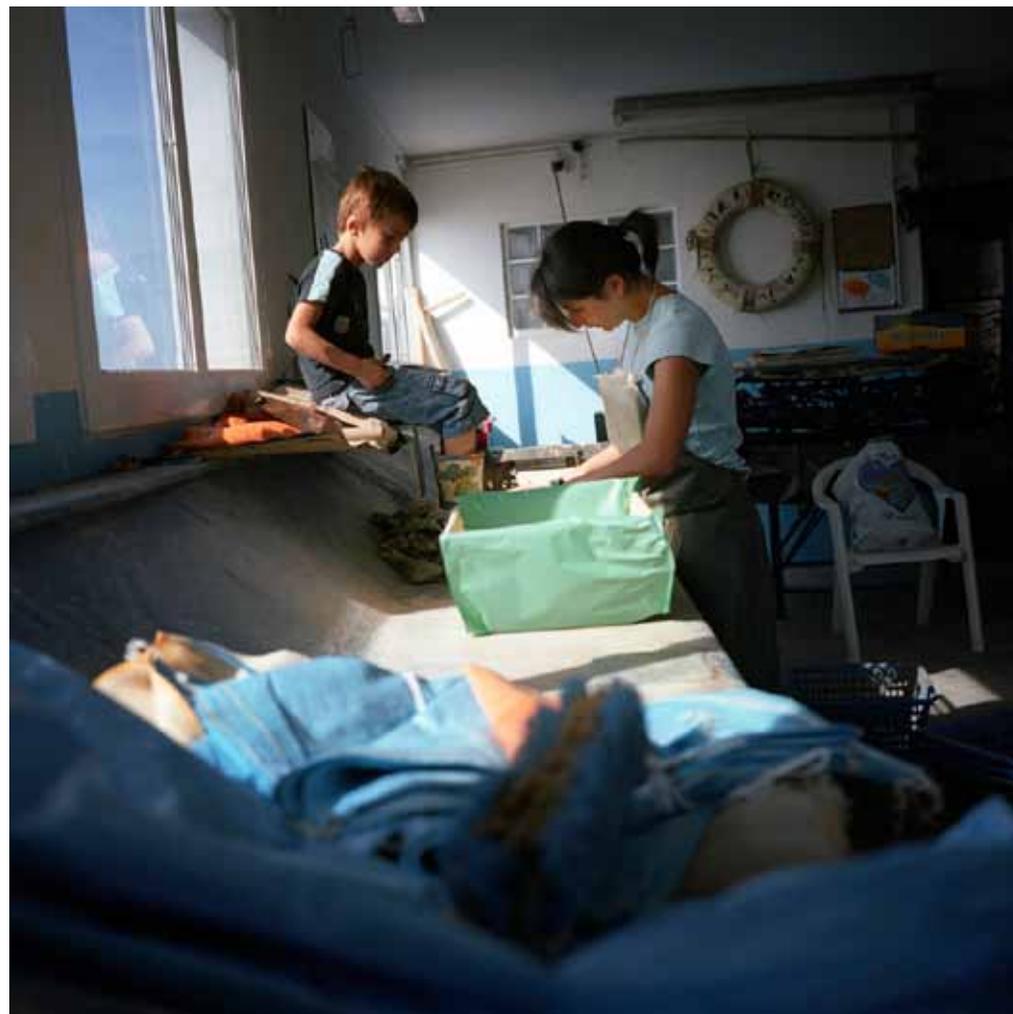


Avant Xynthia le monde mytilicole subissait déjà une déprise d'activité, depuis la tempête son activité est encore plus mise à mal.

«Je suis restée trois mois sans gagner de revenus suite à la tempête. Aujourd'hui, un an après je travaille comme si j'allais rester sur mon exploitation, alors qu'elle est en sursis. Je suis là, cloisonnée dans mon travail manuel alors que j'attends une décision du préfet pour savoir si je peux rester ou si je dois partir. J'aimerais pouvoir investir, faire des choix économiques... Le préfet m'a promis une solution» explique Maud excédée.

Hors de question qu'elle parte d'une terre qui a vu naître ses aïeux ! La tempête l'a faite mûrir. A l'instar de ses parents, les premiers à avoir eu un bateau-atelier aux Boucholeurs, Maud a la responsabilité de faire avancer la profession. Tempête ou pas. Germain son fils, 5 ans, l'aide déjà à détasser à la cabane.

Lui, fait fi de la tempête !



Xynthia a souligné la capacité de relèvement de ses victimes. Les plus fidèles à leurs terres se sont souvent révélés les plus solidaires sur le terrain.

Après la catastrophe, c'est dans la lutte que certains ont participé à la réparation.

Aux Boucholeurs, le collectif des sinistrés de 22 juin 2010, tous voués à l'expropriation, occupe le terrain depuis que l'Etat a fait passer de 34 maisons à 107 les classées en zone noire.

Mis en place par les Chollet, les parents de Maud, dont tout le patrimoine local est voué à être rasé. Une vie de labeur qui subitement part en fumée. La cabane ostréicole ; leur maison, un corps de ferme à 30 mètres de la mer; un appartement vue sur la mer également et des prés pour accueillir des chevaux.

Des terres chargées d'histoire, le site de l'ancien port de Châtelailon au XIIIème siècle, depuis lesquelles la troisième croisade s'est embarquée. Un héritage incrusté jusque dans les entrailles de cette terre ?



Pour les Chollet, hors de question de partir.

« Pour aller où ? ». Leur croisade à eux est bien claire : rester sur leur terre ! Des liens, inaliénables. « Au travers de Xynthia, c'est le passé qu'on revisite » souligne François qui s'est plongé dans l'histoire de ses terrains pour pouvoir mieux les défendre. Une lutte de tous les jours pour des retraités, qui au lieu de couler des jours paisibles, se battent pour faire entendre à l'Etat que son zonage pénalise à tort, la partie du village la moins touchée par la tempête.



A nouveau du concret contre l'irrationnel.

« Si les maisons en zone noire sont rasées, celles classées jaunes, dites à l'abri des tempêtes, ne seront pas sauvées des eaux pour autant. La partie « jaune » du village est en réalité plus en danger que la noire car le niveau de terrain est plus bas d'après le code NGF ! » explique François Chollet, ancien mytiliculteur. Des aberrations qui toucheront tous les villages côtiers.



En attendant, les Chollet s'organisent pour réunir les sinistrés, établir les courriers, communiquer avec l'administration pour faire entendre leur voix, prendre les rendez-vous avec le préfet, etc. Le pot de terre contre le pot de fer. Depuis plus d'un an dans l'attente, ils se soutiennent et se réunissent dans leur maison pendant les coups durs, ils tiennent le cap, quand d'autres flanchent. Et si la tempête les avait finalement rapprochés autour de cette solidarité fraternelle ? Une croisade moderne qui depuis la même terre partage cet esprit d'abnégation, cette pugnacité qui feront obtenir gain de cause.

La ministre Nathalie Kosciusko-Morizet mettra fin au zonage des Boucholeurs en octobre 2011. La famille Chollet et les autres sinistrés du 22 Juin ne seront plus hors la loi s'ils restent chez eux, dans leurs maisons en bord de mer. Maud leur fille pourra continuer l'exploitation des huîtres en bordure du chemin du littoral. Un couperet comme une libération. Le village fêtera l'abolition du zonage et sa renaissance autour d'un grand repas.

Plus d'un an et demi après la tempête, la vie peut enfin reprendre aux Boucholeurs !



## V Une plaie encore à vif

Plus d'un an et demi après le passage de la tempête, en apparence la vie repart dans les villages côtiers. En octobre 2011 Charron entamait la destruction de ses ruines en zone inondable, pendant qu'étaient réhabilitées d'anciennes maisons au centre du village. A Aytré, la route de la plage s'est vidée. 253 habitants l'ont désertée. Le camping comme une « verrue » qui aurait reçu une bombe se voit peu à peu recouvert par la végétation rampante... Pourtant quelques irréductibles résistent. Mais jusqu'à quand ?

Un « nouveau départ » tellement souhaité par les institutions et la population encore bien fragile, qui a du mal à cacher les stigmates qui font surface après coup. Xynthia a laissé des plaies toujours à vif. Avant de penser l'avenir, certains pansent encore leurs blessures.



La vague est toujours là, indélébile. Des sinistrés qui parlent de blessure de guerre, dont les déflagrations résonnent encore comme des coups de grisou au plus profond des cœurs et des âmes. « J'ai été Xynthianisé » emploiera Thierry Demaeght, le défenseur des victimes charronnaises, comme s'il avait subi une attaque à l'arme chimique. La tempête continue de mettre à nu toute une frange de population qui ne peut plus se voiler la face devant l'impact de l'événement, si tenace. Et qui aujourd'hui, doit vivre avec.



Yan Aujard, le pêcheur de civelle de l'Aiguillon continue à se porter au chevet des sinistrés. Le poulx de la population de l'anse de l'Aiguillon, qui mieux que lui le ressent ? « La tempête, est comme un traumatisme de guerre ». Engagé pendant la guerre du golfe sur un navire, il sait de quoi il parle. « Si tu ne dépasses pas le traumatisme au bout d'un an, tu le gardes à vie. Et là, la plupart des sinistrés n'ont toujours pas pu faire le deuil. Ils ne s'en sortiront pas comme ça. Ces gens-là s'enfoncent et ils ne seront jamais capables de remonter la pente tout seuls. Comme les maisons détruites, c'est une page de la vie, un chapitre qui se ferment. Pour pouvoir avancer, il faut en créer un autre. Ça fait partie du processus de guérison ! ».

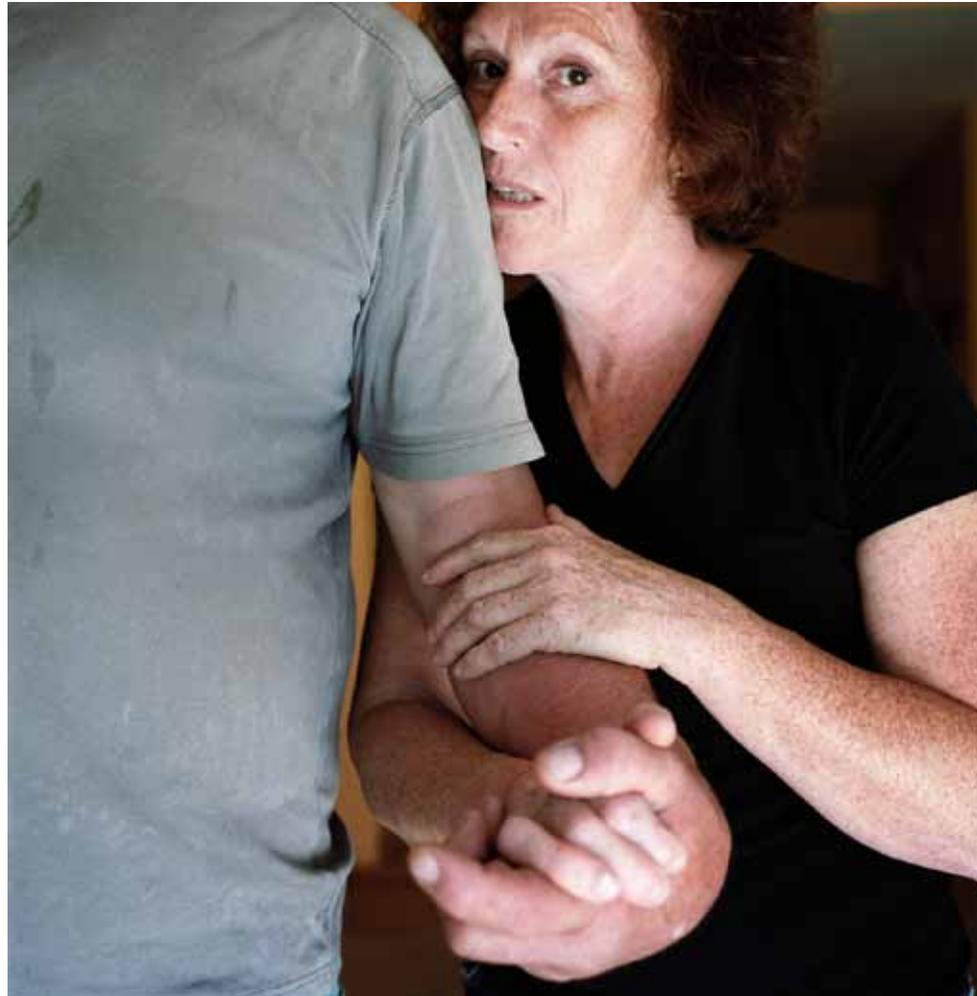


Les sinistrés n'ont pas eu le temps de faire le deuil, d'accepter ou de nier la catastrophe.

Pour sauver leur peau, beaucoup ont vendu leur bien à l'Etat et faute de retrouver du terrain constructible, ont dû partir. Selon eux, la mise à mal du droit à la propriété, droit fondamental bafoué par l'Etat au travers d'expropriations expéditives, a fait éclater en mille morceaux l'image d'Epinal de ces maisons « les pieds dans l'eau ».

Les souvenirs de roulades dans les dunes se sont vus dynamités par la délimitation arbitraire de ces zones littorales qualifiées dorénavant de « dangereuses ».





*C'est une page de la vie...*

Yan vient prêter main forte au secours populaire de l'Aiguillon. Branche qui s'est révélée ultra active depuis le sinistre. Ouvert en mai 2010, le secours populaire ne désemplit pas. Ici les victimes peuvent encore exprimer leur ressenti alors que les mairies ont tourné la page et entériné l'épisode Xynthia. Un lieu d'écoute et de parole où une quinzaine de bénévoles dont Michèle, la maman de Yan, portent les gens à bout de bras. Un accompagnement précieux alors que la tempête a révélé plus de gens dans le besoin. « Beaucoup n'avaient même plus une petite culotte et se sont retrouvés au secours populaire pour s'habiller et s'alimenter. D'autres n'étaient plus capables de faire leurs courses ni la cuisine. Beaucoup étaient aux prises avec l'administration et les assurances et avaient besoin d'aide juridique » raconte Marcelle Arrivé, bénévole emblématique du secours populaire. Une de ces nombreux « anti-héros » qui ont agit dans l'ombre pour sauver leurs semblables, loin des reconnaissances et remerciements officiels.

Sans compter leurs heures, ils ont fait du porte à porte pour subvenir aux besoins alimentaires de sinistrés vieillissants et hagards. Ils ont épongé la vase dans les maisons et organisé le soutien à la permanence, week-ends et pauses déjeuners inclus. « Au début on passait dans les maisons mais le plus dur c'est après ! » reprend l'équipe des bénévoles tous en chœur.





L'accompagnement moral, le premier des besoins de ces villages qui se sont sentis abandonnés, seuls dans leur marasme, loin des considérations de l'Etat et des reconstructions des zones plus touristiques.

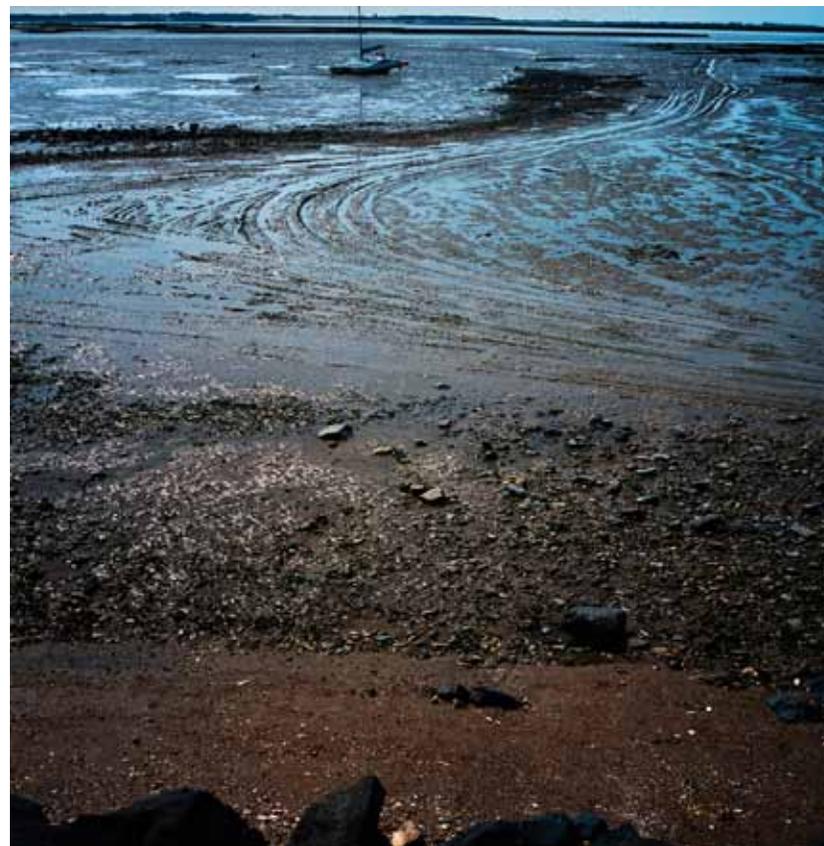
« N'oubliez pas qu'ici nous sommes dans du rural. Et aller chez le psy, n'est pas une démarche facile, mais je ne suis quand même pas folle ! J'ai juste pris une vague.... Dans un état de catastrophe comme celui-là, il faut passer voir les gens chez eux, et repasser voir ceux qu'on n'a pas vu depuis un moment, ces personnes âgées toutes recroquevillées, pour ne pas sombrer dans la dépression ! » rajoute Marcelle Arrivé.

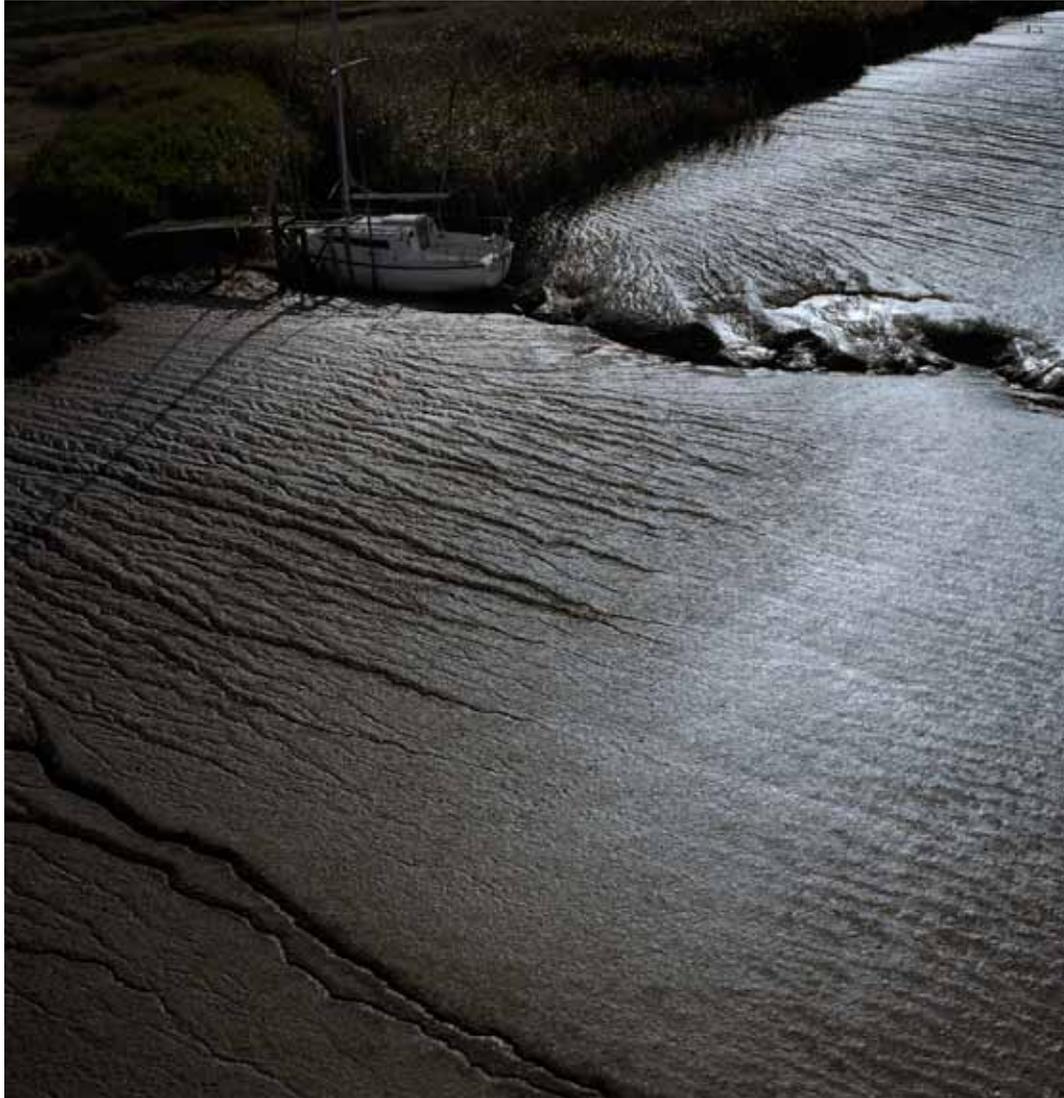
Une population plus pauvre sur le plan affectif également. « Les sinistrés ont du racheter des maisons dans lesquelles ils ne sont pas chez eux ! On leur dit qu'il faut faire un deuil mais comment ? Cela veut dire quoi ? Il faut vivre avec, ce qui n'a rien à voir ! » s'indigne l'ancienne infirmière humanitaire qui a côtoyé de près la misère pendant 35 ans.

Des sinistrés qui soulignent « nous ne vivons plus dans le même monde que vous ». Pour eux rien ne sera jamais comme avant Xynthia. Leur vie s'est arrêtée le jour de la tempête. Bombe à retardement, Xynthia continue à tuer en silence. Jusqu'à éventrer l'intimité, exposant des blessures enfouies...

Officiellement en Vendée il y a eu 29 morts, mais combien de suicides, combien d'infarctus, de dépressions ? « Le corps parle : tendinites, psoriasis... Les gens ont été maltraités par les administrations. Des experts inhumains. On a une collègue qui est morte des suites d'un AVC et d'une expertise d'un assureur, intraitable.

Beaucoup de sinistrés ici sont taraudés par des angoisses de mort, encore aujourd'hui. Ceux qui ne sont pas morts, se demandent pourquoi ils sont toujours vivants... Des angoisses qui ont pu mener jusqu'au suicide. C'est une chape de plomb dont on ne parle pas, taboue. Il y a eu des suicides dont on a préféré ne pas parler, qui ne faisait pas bien dans le décor... » dénoncent les bénévoles.





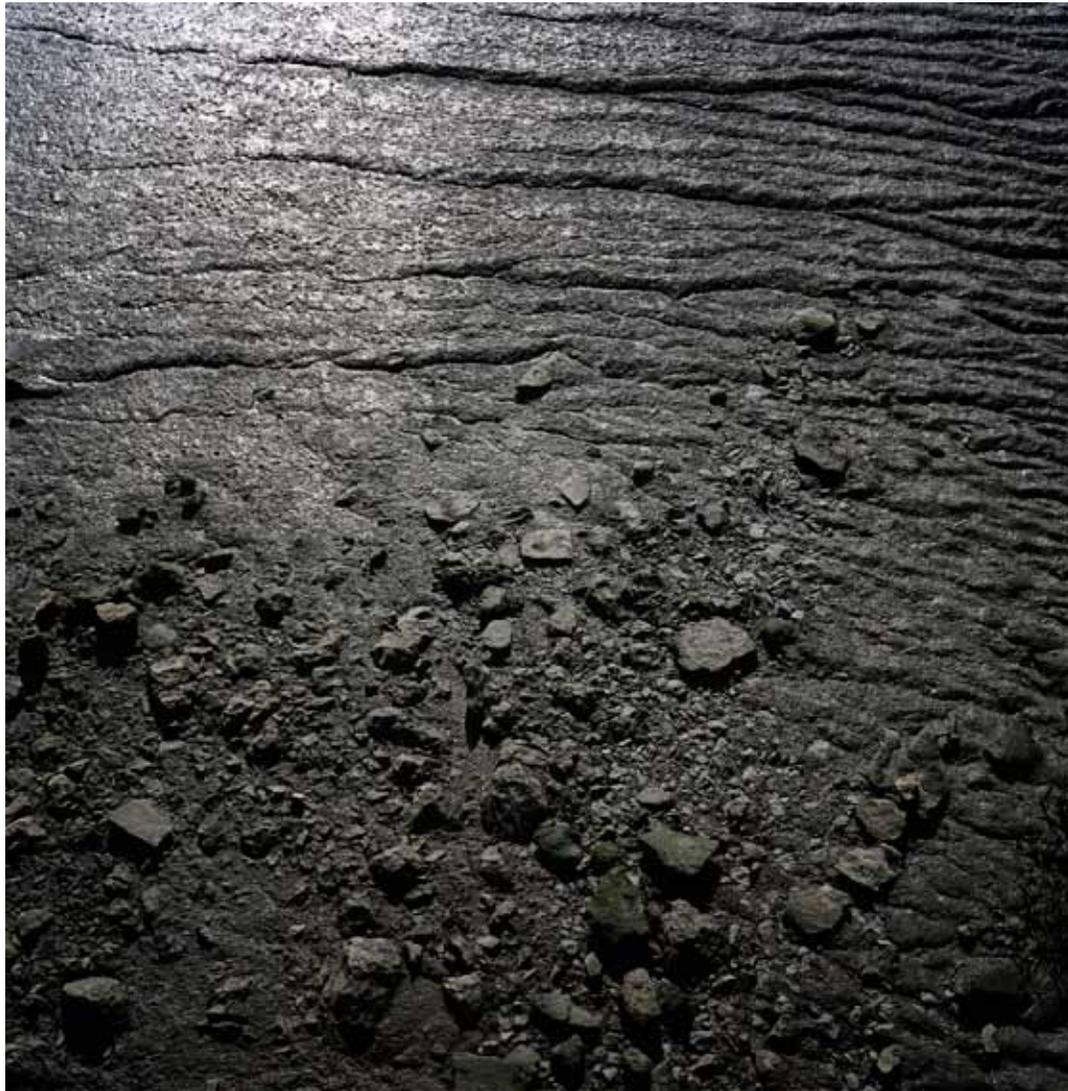
Au secours populaire de l'Aiguillon, on sait ce qui se passe sur le territoire, dans quel état précis se trouve la population après Xynthia. « C'est un outil indispensable si on veut que les gens soient traités au plus près. Il ne suffit pas de passer une seule fois dans les maisons mais de faire un vrai accompagnement, à moyen et long terme. En version optimisme, il y en a de trois à cinq ans. Regardez à Vaison-la-Romaine, dix ans après ce n'est pas fini! ».

Le regard réaliste et implacable des gens de terrain, et de l'ancienne infirmière spécialisée en psychologie...

Vincent et Cécile Bernard à Charron, la quarantaine frissante, arrivent à mettre des mots là où pour les plus âgés, cela blesse. « La parole est notre psychothérapie! ».

Le couple d'éleveurs de moules depuis six générations regrette qu'il n'y ait pas d'images du village inondé, ni de traces pour les gens d'après. « Les malheurs reviennent parce qu'on sait les oublier » prophétise Cécile, la Charronnaise de souche, qui s'est occupée de servir le café et d'habiller les sinistrés, ouvrant leur maison à la communauté, posée à l'abri surplombant le port du Corps de Garde. Elle insiste sur le fait qu'« il ne faut pas oublier ce qu'il s'est passé! ».

La parole contre l'oubli.



A Charron, ce ne sont que des habitations principales qui ont péri, pas de résidence de vacances au bord de la mer... Pour le couple de Charronnais, le mal est encore là, avec ces maisons éventrées, sans vie, en passe d'être détruites, qui salissent le paysage. «Tant mieux qu'on ne les garde pas, après ce sera propre!» renchérit Cécile.

Une vie ponctuelle reprend à Charron mais ce ne sont que des anciens qui viennent se réinstaller, pas les jeunes, partis définitivement, comme leurs meilleurs amis, ou leur famille...

Un vide difficile à combler. Du coup, l'institutrice se demande comment les autres sinistrés d'ailleurs vivent maintenant, l'après Xynthia? Ont-ils un ressenti différent du leur?



*La tempête  
comme une seconde peau  
qui colle, indélébile...*

Cécile ne cesse de parler de la tempête, de revenir sur les faits. Beaucoup de questions restent en suspens. On sent le besoin vital de partager, pour remplir les blancs qui maculent encore le récit d'une catastrophe trop vite expédiée... Que le suivi psychologique a fait défaut également à Charron, malgré la reconnaissance. Le couple a été décoré pour avoir secouru toute la nuit les sinistrés. Vincent avec sa yole, et Cécile pour les avoir nourri et blanchi à la maison. « On a fait ce qu'on pouvait! ».

Des paroles bien modestes pour des gens ordinaires qui aujourd'hui vivent avec la peur de l'eau. Il n'y a plus très longtemps que Cécile ne se réveille plus à 3h25 du matin... Conséquence d'un hiver passé sans digue, rendant vulnérable le reste du village non-inondé? Les Bernard déplorent les vraies digues de Vendée face aux leurs, non-reconstruites en Charente-Maritime. En attendant, même si ce ne sont pas des victimes directes, c'est le besoin d'évacuer le trauma, de parler de ce qu'ils ont vu déjà qui ressurgit, plus d'un an et demi après... La tempête comme une seconde peau qui colle, indélébile!



## VI Vulnérable et impuissant, l'homme rend les armes

Au fil du temps, le danger venant de la mer s'est évaporé, s'enfonçant dans les limbes d'une mémoire sélective polluée par la croyance d'un homme plus fort que tout, capable de tenir tête à la Nature. Au risque d'oublier que ces catastrophes dites naturelles sont de moins en moins incertaines. « Elles sont déclenchées par des phénomènes naturels » dit Virginie Raison de l'Ifremer « mais leur impact est lié aux hommes, à leur façon de vivre, à leur implantation sur le territoire, et à leur préparation à faire face à de tels événements ».

Pris à son propre piège, l'homme s'est fait prendre à revers par l'eau, sur des terrains inondables. Responsable de la dégradation de son environnement, Xynthia l'oblige à accepter les faits : sa vulnérabilité et son impuissance face à une nature souveraine.

Depuis les années 60 les franges littorales ont été sacrifiées sur l'autel du développement résidentiel. La sécurité sur l'autel de la rentabilité. La culture du risque et de la prévention ne pesant pas bien lourd face à la pénurie de terrains constructibles...

En grignotant sans cesse des espaces sur la mer, l'homme a délibérément omis de protéger les zones d'habitation. Xynthia et les catastrophes climatiques sont autant de piqûres de rappel et de régulateurs qui rétablissent l'ordre naturel des choses.

Les paysans de la mer, eux n'avaient pas oublié : la nature reprend toujours ses droits !



Exemple flagrant de l'urbanisme abusif en zone littorale, le camping illégal de la Faute sur Mer. Construit sur le domaine maritime, en toute illégalité, l'Etat n'est pas parvenu à le faire fermer. En 2001, des élus locaux ont contesté virulemment sa dangerosité alors que la zone présentait un risque notoire d'inondation par rupture de digue... au nom de l'autorisation d'occupation du domaine public maritime et du chantage à l'emploi.

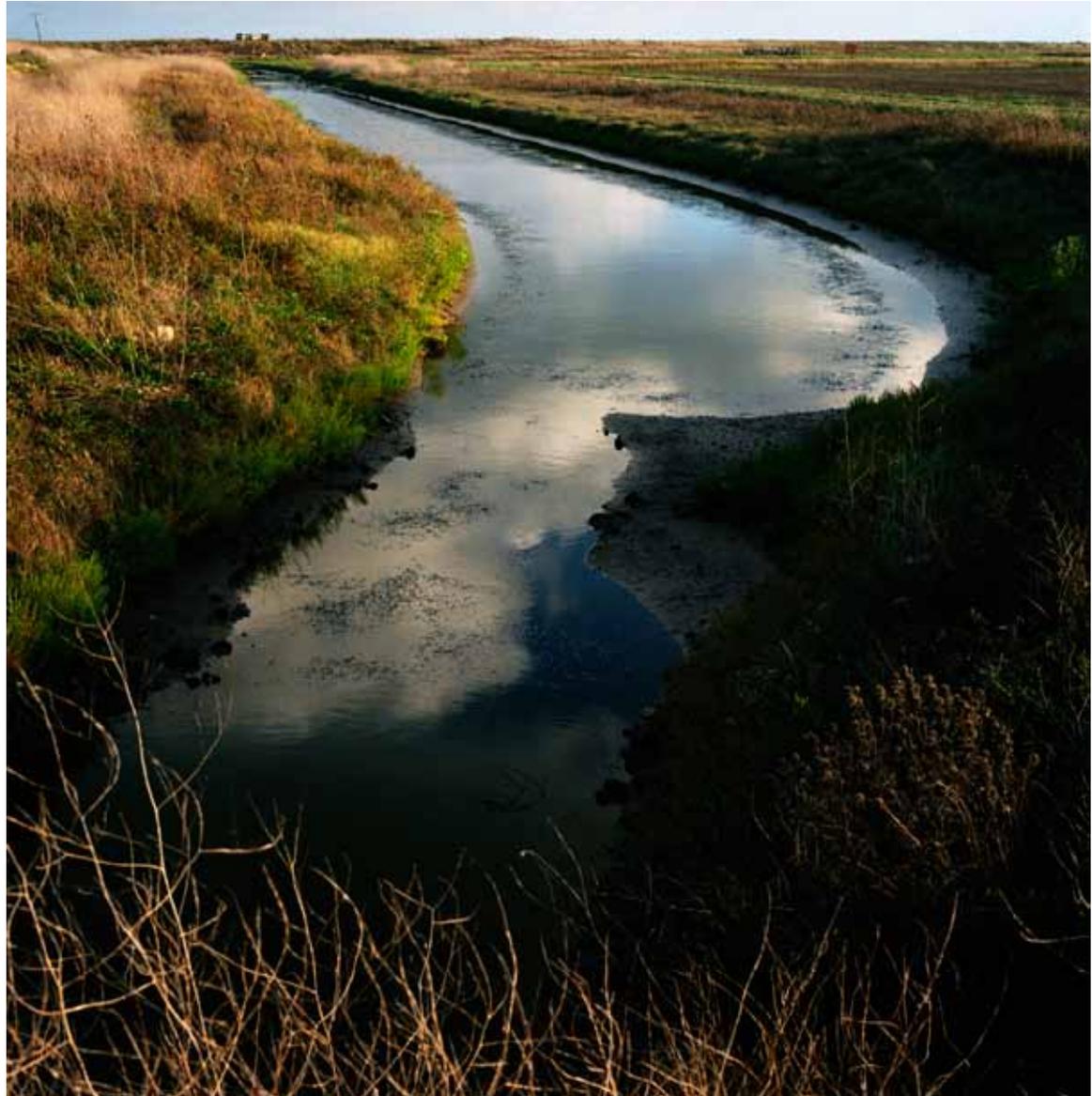
En 2010, Xynthia a provoqué une brèche dans la digue de terre vieille de 200 ans, et l'ensemble de la marée s'est dispersé à l'arrière, là où se trouvent les maisons. Une vague qui s'est jouée de la digue engloutissant le camping dans son intégralité, avant de s'abattre en aval dans la cuvette habitée devenue « mortifère ».



Les cabanes de la pointe de l'Aiguillon ont été construites avec la bénédiction des élus. Sur cette frange de sable où se trouvent les plages sauvages, «au bout du monde». La pépite de la petite station balnéaire de l'Aiguillon, où les gens viennent dénicher des moules sauvages à la saveur de noisette quand d'autres partent à la chasse aux vers tubes, «les meilleurs appâts du monde!». Un habitat réputé sauvage, voire illégal aujourd'hui.

Une situation de fait, comme dans beaucoup de villages côtiers, qui ne fait pas bon ménage avec les lois modernes de protection des habitations littorales... Difficile de détruire des habitations qui ont toujours existé. Pis, qui véhiculent l'âme du coin comme la maison du Génie, qui accueillait les ingénieurs ou le corps de ferme du grand-père d'Anita, tous deux non loin de la digue de la Pointe de l'Aiguillon, dernière conquête de l'homme sur la mer qui remonte à 1965.

Des pans de vie comme des tripes qui ne s'extirpent pas à la pelle-teuse!





*On nous retire des âmes...*

Nicole Audet et sa maison, qui donne de plain-pied sur la jetée des Boucholeurs incarne la complexité de ces situations à la fois unique et vulnérable. Des paradis devenus dangereux de par leur situation exceptionnelle, face à la mer. « Ma maison date de 1881... C'est toute mon enfance, et celle de mes enfants! Un cocon, un lit douillet. J'envisage plus tard d'y habiter pour mes vieux jours. Si on devait la démolir, on me tuerait en même temps, c'est comme si j'étais dedans! On ne peut pas m'en séparer ».

Face aux tergiversations de l'Etat, lasse de ses bras de fers avec les hommes, la nature a tranché. En une nuit, la mer a regagné les espaces conquis par la main de l'homme depuis deux siècles! Suite aux erreurs humaines, les espaces convoités lui ont été rendus. Une conquête où la nature, prise en otage par l'homme, se retrouve après Xynthia, en état de siège.

Un retour à l'état naturel initial, pour rappeler à l'homme l'urgence de moins bétonner.



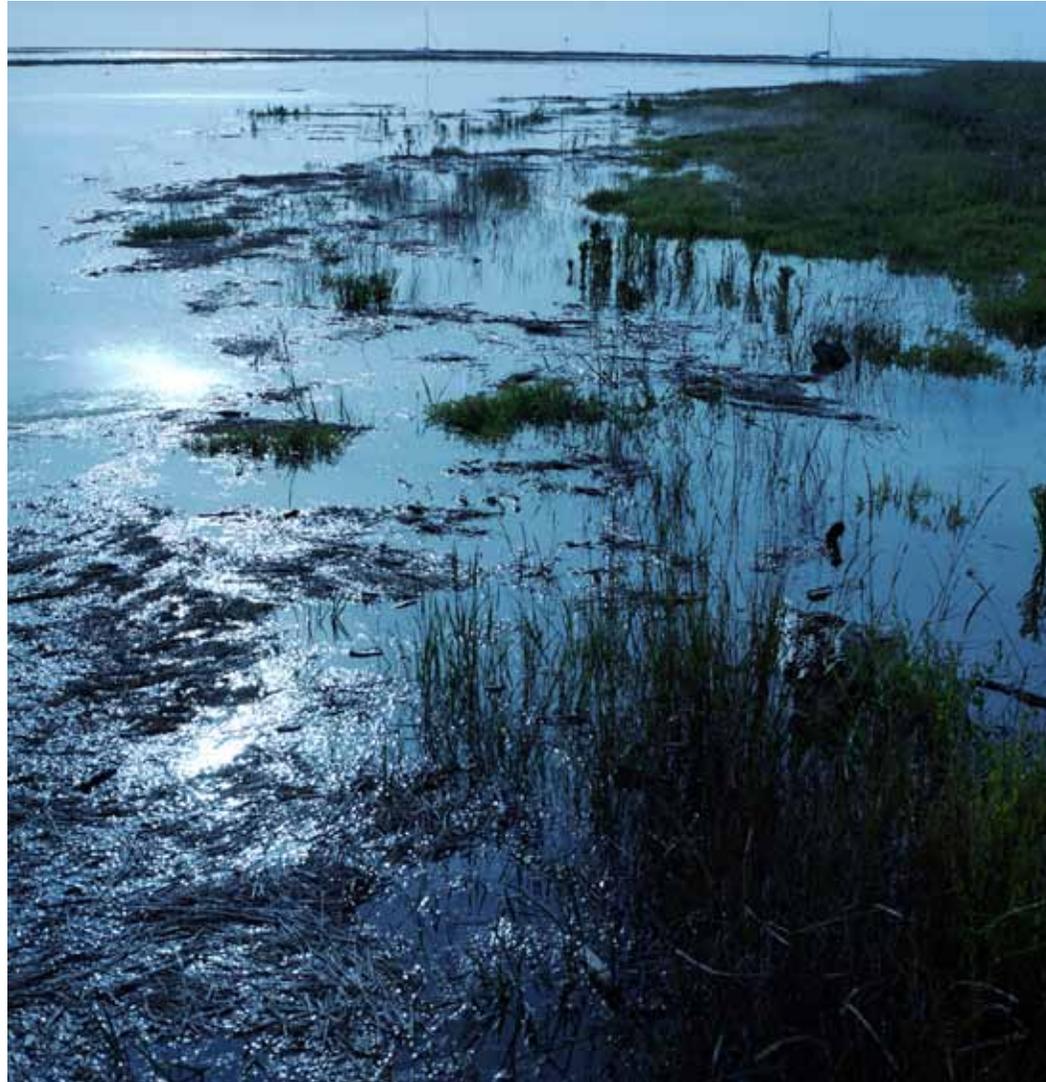
Le rocher de la Dive, à l'Aiguillon a retrouvé sa place naturelle. Le 28 février 2010 ce piton calcaire coincé au milieu des tour- nesols, perché à 15m de haut, est redevenu une île, au milieu de la mer, comme au XIXème siècle. Dans la baie de l'Aiguillon, suite à Xynthia l'eau a retrouvé la place qu'elle occupait avant les endigages et assèchements successifs... Un paysage que l'homme a tenté de modeler, en isolant les terres de la mer, en vain.

Sur la plage d'Aytré, Robert Brochot, ancien photographe, attachant, amoureux de son littoral, caresse le varech de ses doigts, empreint de nostalgie. L'octogénaire replonge en enfance, quand le même varech jonchait le kilomètre 800 de plage. Une «laisse de mer» de la tempête Xynthia qui a fait revenir une espèce endémique, disparue depuis des générations à cause de la main de l'homme... et une autre protection naturelle qui diminue la force des vagues et retient le sable sur la plage. Derrière le varech, le sable s'accumule et forme une dune. Avant Xynthia, la plage était systématiquement nettoyée, si bien que les dunes n'étaient plus naturellement protégées. Le 28 février 2010, la nature a rétabli l'équilibre.



Après Xynthia, l'homme comprendra-t'il enfin ses négligences ?

Comment éviter que le littoral ne devienne un sanctuaire pour que l'homme assume ses responsabilités et reste au centre du développement ? Comment protéger un environnement de qualité mais limité, fragile, convoité par l'homme ? Des enjeux lourds de conséquences désormais, pour les gens d'après Xynthia...



## VII Les passeurs de mémoire, contre l'oubli

Comment avancer quand la nature nous rappelle à l'ordre ? Comment dépasser le traumatisme ?

Des sinistrés ont réussi à s'inscrire dans la réparation, l'étape postérieure au cataclysme. Ces anti-héros là, ces hommes ou femmes pas forcément reconnus ni valorisés, ont agi seuls, forts de leur fidélité et engagement envers leur terre, pour participer à la reconstruction de leur territoire blessé. Des acteurs qui au travers d'initiatives spontanées, participent activement à la survie de leur terre et de leurs troupes, chacun à leur manière, selon leur propre sensibilité. Des hommes et des femmes qui ont appris à vivre avec l'eau, plutôt qu'à s'y opposer, tout en gardant à l'esprit de se préparer au pire...





*Les gens d'après...*

## Passeurs de mémoire

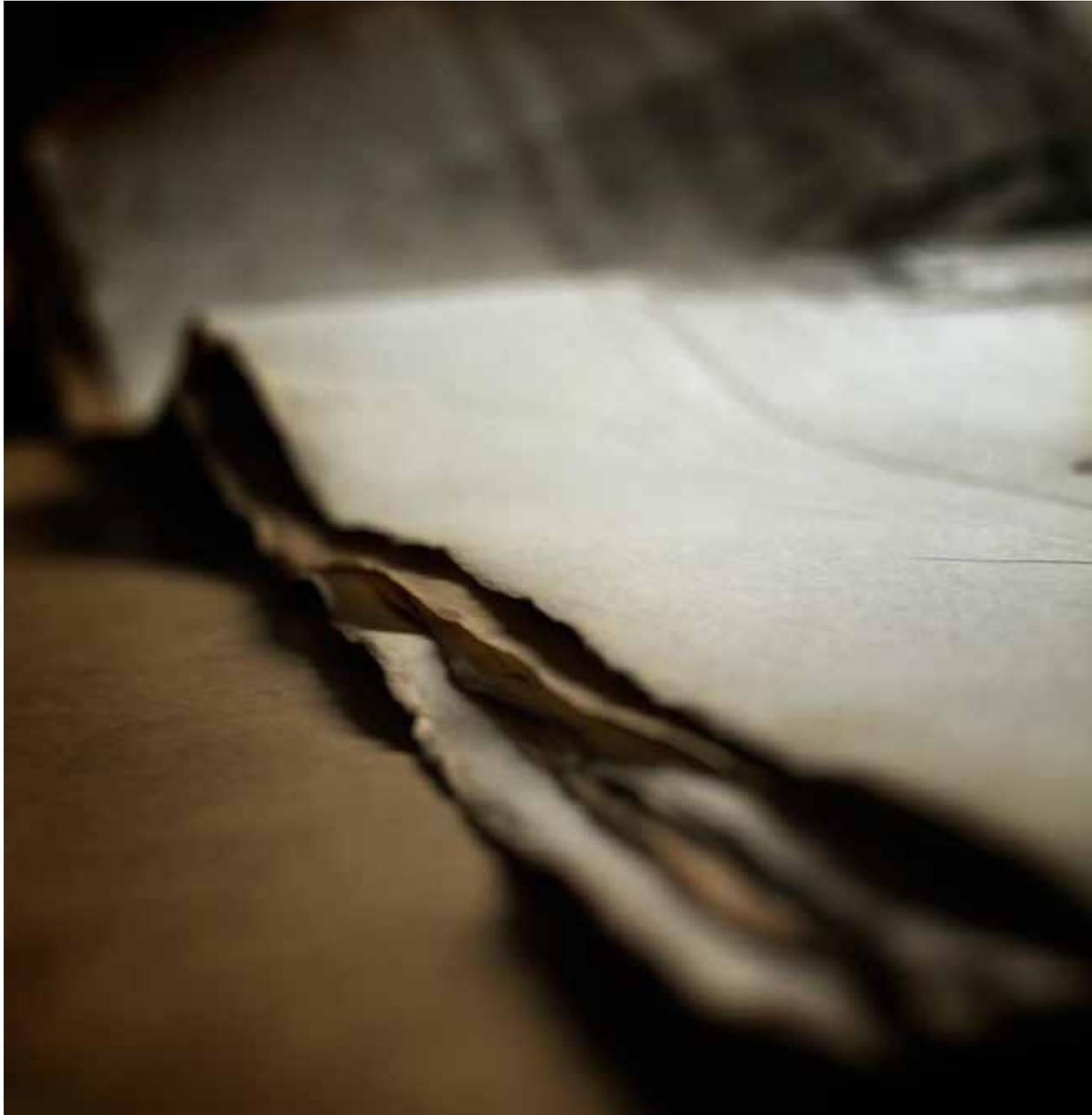
Sauver les souvenirs, reconstruire le passé et l'histoire pour devenir la mémoire vivante de sa terre.

Chacun à leur manière Alde Grand-Pierre et Nicole Durand en Charente-Maritime, ont participé au sauvetage de la mémoire.

Alde Grand-Pierre n'a pas vécu Xynthia en direct. C'est en rentrant le lendemain qu'il trouve sa maison, ancienne maison ostréicole, de Nieul-sur-mer comme un aquarium, baignant dans 15, 20 cm d'eau. Passionné de livres anciens, il possède une collection magnifique à la maison. Tout de suite, il pense à sauver ce patrimoine unique dans la région. Pour éviter le développement de moisissures, il congèlera ses livres les plus précieux chez lui. Pour récupérer certains livres et des partitions anciennes également, il apprend la rénovation et pour parfaire son travail, il compte se mettre à la reliure. Afin de récupérer une partie de sa collection, Monsieur Grand-Pierre n'a pas hésité à repasser des parchemins, certaines partitions même qui ont pris l'humidité. Au fer à repasser, sur une planche. Pour l'ancien conseiller municipal à la culture, la sauvegarde du passé est un travail méticuleux, d'orfèvre. Digne de la qualité des livres qu'il collectionne.

Pour entretenir la mémoire, le savoir-faire d'une époque, la calligraphie et les parchemins...un patrimoine artistique qu'il désire transmettre surtout, qui racontent notre histoire pour les générations futures.





*Des lisses contre l'oubli...*

Nicole Durand vit dans une brocante vivante aux Boucholeurs. Sa petite maison de pierres est un amoncellement de souvenirs du village recueillis depuis son enfance. Les objets continuent à vivre chez Nicole... Le temps s'est arrêté. Sur les murs, les avenots de ses grands-parents, ces nasses qui servent à ramasser les crevettes. « Vous voyez, mes aïeux ne sont pas morts ! » nous lance t'elle, joyeuse, encore habitée par toute cette mémoire « des gens des bords de côte » qu'elle entretient, chaque jour.

Dans des classeurs, des piles de vieilles photos de famille et de cartes postales des villages de Châtelailon puis des Boucholeurs racontent la naissance du bourg ostréicole. Extrêmement bien répertoriés, classés par lieux, familles et dates, les souvenirs ont été épluchés par son œil d'historienne née. Méthodique et organisée, Nicole a récupéré tous les documents possibles racontant l'histoire des villages de ces premiers paysans de la mer.



En chinant, ou grâce à des voisins bienveillants, qui lui ont donné matière à mettre de précieux documents en forme pour retracer la mémoire locale. Des entêtes de facture de vieilles cabanes d'ostréiculteurs, des cartes du territoire anciennes racontent le développement du littoral. Même si Nicole n'était pas sur place le soir de la tempête, elle l'a vécue par procuration, au contact des sinistrés.

« Il fallait que j'écoute « leur Xynthia », chacun y allait de son vécu, différent. Tout le village a dû se mettre en retrait pour que cela sorte ! » se souvient-elle.

Pour les siens, Nicole envisage d'organiser une exposition avec les photos de famille qu'elle a glanées autour de ces « ces gens-là », le titre également de l'exposition. « Si on est là, c'est grâce à eux, faut les faire revivre car on a failli perdre toute trace de notre passé dans la tempête ». Un moyen d'exorciser la tempête, utile ! Une catharsis, proposée pour la population entière...

## Anges Gardiens du marais

Jean-Paul Rault, l'agriculteur de la Prée mizottière et Yan Aujard, le pêcheur de civelle, éleveur de moules de la Baie de l'Aiguillon, participent activement tous les deux à la protection de leur territoire.

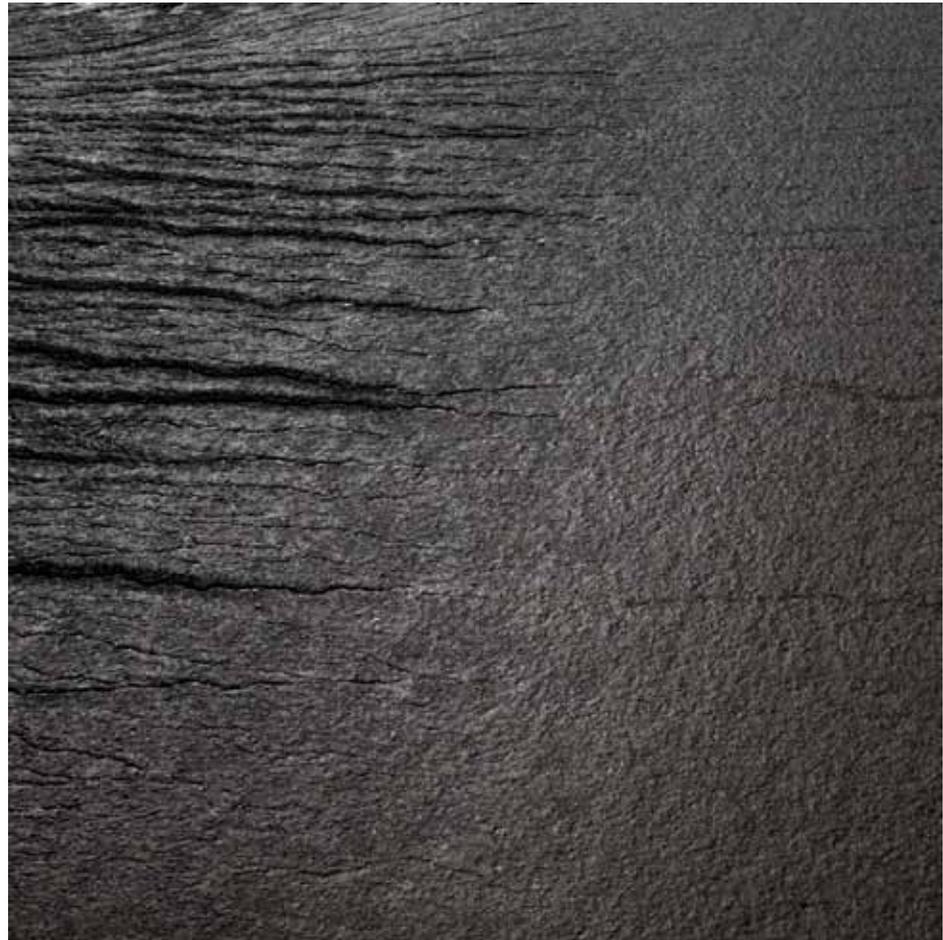
Paysans de la terre ou de la mer, une responsabilité commune pour ces hommes qui depuis la nuit des temps, se partagent le marais.

La tempête aurait-elle mis un terme à leurs antagonismes ancestraux ?



A l'époque des « polders », l'homme a asséché le marais pour gagner des territoires sur la mer.

Des espaces confisqués à des fins agricoles d'abord, qui au fil des siècles ont fragilisé le relief côtier. Les paysans de la mer, qui élèvent leurs coquillages en milieu ouvert, eux ont du s'adapter. Continuer à travailler avec des eaux polluées par certaines cultures ; quand leurs bateaux viennent parfois heurter et endommager les digues, qui protègent des inondations les terres de céréales...

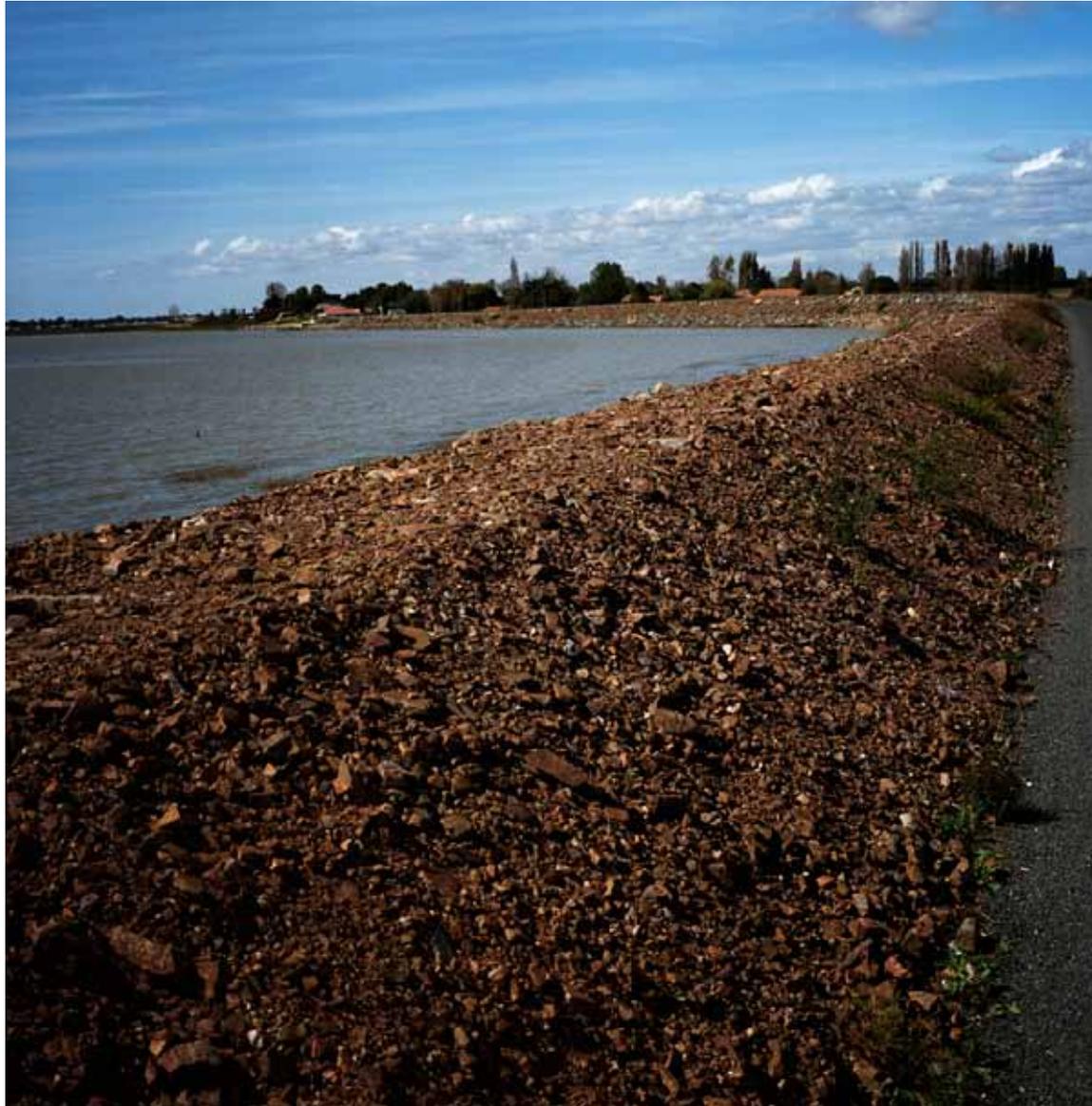




Les marais, Yan Aujard les arpente tous les jours avec sa yole en hiver pour pêcher la civelle et connaît ses méandres mieux que quiconque. Il a vu les stigmates de Xynthia de ses propres yeux, effacés de jour en jour par la nature qui reprend ses droits. Les dunes de la pointe de l'Aiguillon gommées par le passage de la vague, toujours pas reconstruites ; les brèches dans les digues de La Faute, que la végétation recouvre peu à peu avec le temps...

Avec son bateau-atelier, il nous emmène en reconnaissance sur la Pointe d'Arçay. Sur la petite jetée de la digue de la pointe endommagée par la tempête, il ne reste plus grand-chose de visible. Effacé le passage de la tempête.

Les pelleteuses ont enlevé les carcasses de bateaux à sec et les blocs de pierre transportés par la vague... Des réaménagements non homologués par l'Etat ont été effectués à la va-vite, avec des rehaussements faits de déchets de cailloux. « Rien de solide, ça sera à refaire aux prochains coups de mauvais temps! » augure le paysan de la mer...



*Rien de solide, ça sera à refaire aux prochains coups de mauvais temps...*

Indigné par le fait qu'il ne reste presque plus de traces sur son territoire, Yan a décidé de marquer des traces indélébiles sur sa terre. Que l'invisible devienne visible. « Pour tout ceux qui ont décidé de rester, pour laisser des traces aux générations futures, qu'elles soient protégées! ».

Sur le barrage du Brault, qu'il a essayé d'ouvrir à la main le soir du sinistre pour permettre à l'eau de s'évacuer et de ne pas inonder les terres en amont, il a inscrit en blanc le niveau de la submersion avec la date fatidique du 27 février 2010.

En 1999, il avait déjà fait la même chose. L'histoire se répète, mais pas grand-chose ne bouge en termes de protection...





*Que l'invisible devienne visible...*



Sur le pont de l'Aiguillon, submergé dans sa totalité, Yan a inscrit la marque de la digue qu'il faudrait ériger dans la commune, qui ne possède toujours pas une digue digne de ce nom.

L'équivalent de la digue de sa voisine siamoise, La Faute : « 5m29 » inscrit à la peinture noire. Sa manière à lui de militer pour protéger correctement les gens qui veulent rester et se battre contre l'exode de son village.

Que personne n'oublie l'ampleur de la catastrophe alors que le niveau de la mer dans l'estuaire du Lay a dépassé de 4,70m la hauteur normale.

Historiquement, les digues ont été construites pour protéger les terres agricoles de la submersion marine. Leur vocation première était bien de servir la conquête agricole et non la protection des zones urbaines! Pourtant Jean-Paul Rault aujourd'hui a une vision plus visionnaire et globale de l'agriculture. Même s'il a perdu l'intégralité de son cheptel de 600 moutons en une nuit, et que le sel a rendu incultes 9 hectares de culture, il continue à croire en son « challenge agro-environnemental ». Une exploitation pilote auto-suffisante qu'il a mis 7 ans à mettre en place. Avant Xynthia, il était sur le point de lancer sa ferme nouvelle génération. La tempête a retardé de 2 ans sa mise en place. Il ne s'avoue pas vaincu pour autant. Son idée : travailler une exploitation agricole qui respecte l'environnement, faire un accueil pour les oiseaux sauvages qui soit autonome dans son fonctionnement. Les cultures serviront à nourrir les animaux, derrière cela, de la vente directe, auréolée d'un tourisme autour de l'exploitation du marais.

La motivation pour l'éleveur quadragénaire, « trouver le curseur où on vit de l'agriculture mais où l'on respecte l'environnement et tout fonctionne ensemble! ».



Mais pas seulement. Mieux, Jean-Paul Rault fait de la protection des habitations la clé de voûte de son pari. Il fait pâturer ses moutons sur les digues qui entourent son exploitation. Avec leurs pattes, les ovins bouchent les fentes et vont reconsolider les digues. Une pratique vieille de 30 ans qu'il a réhabilitée sur le marais poitevin.

« Je veux que l'on prenne conscience que les éleveurs sont là pour participer à l'entretien des digues. Elles protègent les exploitations agricoles certes mais aussi tous les habitants du marais, et même au-delà... jusqu'aux villes qui sont derrière comme Marans et Luçon ».

Jean-Paul Rault voulait s'investir dans un projet qui sorte de l'ordinaire. Xynthia en a modifié la trajectoire mais ne l'a pas achevé pour autant. Maintenant c'est la nature qui va décider s'il pourra continuer ou pas à révolutionner l'exploitation du Marais poitevin !



## Dialogue avec les scientifiques...

Après ce regard d'auteurs articulé autour de l'humain et du vécu d'un choix délibéré de sinistrés, nous tenions à compléter notre récit par une approche scientifique plus globale de la reconstruction après la catastrophe. Une lecture de l'événement différente et enrichissante qui s'attache à l'apprentissage que peut constituer Xynthia, au-delà de la blessure. Cet autre prisme met en avant l'héritage, le patrimoine que représente la tempête pour « les gens d'après », ceux pour qui le désir de mémoire a permis de dépasser le cataclysme. Envisager la catastrophe dans sa globalité pour mieux la comprendre, la disséquer et identifier les moyens qui permettent de la transcender.

Que nous apprend Xynthia ? Quelle mémoire utile pour l'avenir et la prévention faut-il construire ? Questions-réponses en regard aux chapitres proposés dans le récit.



## I Un pays né de la mer et qui en porte les traces

### **La catastrophe laisse-t-elle des traces visibles, une lecture spatiale de son passage ?**

Au premier regard, il est parfois impossible de déceler les séquelles laissées par Xynthia, tant l'effort de remise en ordre a été soutenu. Néanmoins, dans le paysage et dans la sphère domestique, des indices invisibles aux non-initiés marquent durablement les lieux et les choses. Au travers de leurs récits, les habitants de Charente-Maritime et de Vendée révèlent ces traces et exercent notre lecture de l'espace. Ils transforment notre œil en un œil averti.

Cet œil averti est un levier de compréhension du territoire. Il s'agit alors de tisser le lien entre l'événement et l'histoire. Dans cette perspective, les conséquences de la tempête sont les fruits empoisonnés de la construction longue des territoires littoraux. Cette construction, aujourd'hui remise en cause, a suivie les transformations des sociétés littorales. Aux besoins d'extension de terres agricoles au 18ème siècle, ont répondu les techniques de poldérisation des estuaires. A l'arrivée de nouvelles populations et aux exigences économiques, ont répondu la mise en tourisme, l'urbanisation et la rurbanisation du littoral au 20e siècle.

Renforcer la connaissance de ces transformations est non seulement nécessaire à la compréhension des situations actuelles, mais aussi à la projection du futur des sociétés littorales.



## **Pourquoi les digues ont-elles cristallisé autant de passion et fait l'objet d'autant de débats depuis Xynthia ?**

La rupture ou le dépassement de digues provoquent rage et incompréhension. Dans ce contexte, ingénieurs et autorités locales souhaitent relativiser le pouvoir protecteur des digues en rendant intelligible leurs seuils de protection et leur multifonctionnalité ? protection d'infrastructure (zone portuaire, industrie), production d'énergie (usines hydroélectriques, moulins), production agricole (irrigation, drainage, poldérisation).

Or, les habitants ne cherchent pas à se défaire d'un sentiment de « fausse sécurité » qui serait induit par les digues, mais à regagner une emprise humaine sur un territoire « déshumanisé » par la tempête Xynthia. La reconstruction d'un sentiment d'appartenance, vigilant mais apaisé, passe par une réappropriation des différents espaces ? à risque, protégés, transformés. Dans cet effort, les ouvrages de protection ou les techniques d'adaptation à l'environnement (digues, surélévation de construction, pilotis, agriculture spécialisée, batardeau) sont des repères spatiaux, témoins silencieux et ostensibles de savoir-faire et d'innovations.

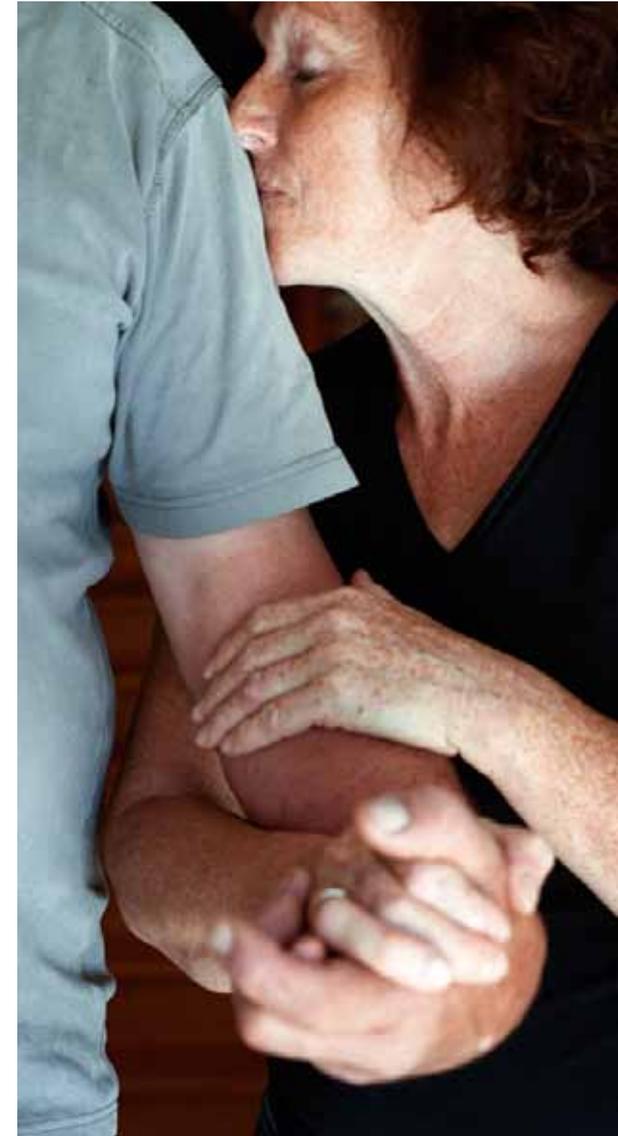


## II Revivre après la catastrophe

**Dès lors que l'on parle d'une possibilité de rebondir, en quoi le « concept de résilience » s'applique t'il aussi à Xynthia ?**

La conception classique de la résilience repose sur une définition issue des sciences physiques pour désigner la capacité pour un matériau de retrouver son état initial après un choc. Les psychologues ont transposé ce concept pour désigner la capacité pour une personne ou pour une collectivité de faire face à un traumatisme et retrouver un état d'équilibre. Des travaux récents en sciences humaines ont enrichi le concept et considèrent que la résilience va au delà de cette capacité pour intégrer une dimension d'anticipation.

Ce caractère prospectif consisterait à tirer les enseignements d'un choc et à les intégrer dans une démarche prévisionnelle. Dans cette logique, la création d'une mémoire vivante de la catastrophe est une dimension nécessaire pour que les individus, les familles et les sociétés locales deviennent résilientes, qu'elles réduisent leur vulnérabilité réelle et perçue face au risque. La résilience attesterait d'une adaptation réussie après une catastrophe dans un environnement où la notion de risque est intégrée.



## **Doit-on oser la formulation d'un discours positif sur les risques ou bien faut-il que les gens aient peur pour s'adapter à cette nouvelle donne environnementale ?**

Au-delà de la peur, qui n'empêche pas le danger, c'est une société qui doit apprendre à vivre et à composer avec le risque de façon positive. Qu'il s'agisse des habitants, des décideurs politiques, la composition de la vie locale doit se faire avec les risques qui pèsent sur les lieux et ses habitants. Certains territoires français ont appris à valoriser la présence de risques en les présentant comme des ressources et non plus en les considérant comme des freins. Les risques peuvent offrir de nouvelles opportunités économiques, un nouveau regard sur son espace de vie afin de le préserver et le protéger. A défaut d'une mémoire morte, basée sur les pertes, la mémoire, pour être porteuse, doit être vivante, dynamique et valoriser les enseignements d'une catastrophe pour que les générations s'approprient leur espace de vie de façon responsable dans la continuité d'une mémoire collective. Avant tout, il faut en finir avec la peur dont la force est inhibitrice et redonner aux individus les outils pour vivre de façon adaptée avec les risques.

## **Pourquoi rencontre-t-on des résistances aussi farouches dès lors qu'il s'agit d'agir sur les maisons pour la sécurité de leurs habitants ?**

Au-delà de l'attachement que l'on peut avoir pour sa maison et pour ce qu'elle représente en termes de projet de vie et de vie familiale, le rapport sécuritaire à l'habitat est une question complexe qui rend difficilement acceptable qu'elle puisse être une source de menace. La littérature en psychologie montre depuis quelques années combien la fonction de sécurité psychologique de l'habitat est difficile à remettre en cause parce qu'elle bouleverse le rapport au chez soi. Le chez-soi est l'espace du Moi. Il constitue un espace refuge, un abri contre les agressions extérieures. L'acception culturelle de ce lieu est qu'il doit permettre de réguler le rapport entre l'intimité et le monde extérieur, de s'en protéger. Cette fonction protectrice intrinsèque à l'habitat rend difficilement envisageable qu'il soit une source d'agression et d'aggravation de la vulnérabilité. Qu'elle soit humaine ou climatique, l'atteinte de ce lieu voire sa destruction est traumatisante. L'inondation et/ou la destruction programmée de la maison sont vécues comme des attaques, une intrusion violente dans l'intimité d'une personne et d'une famille. Les pillages qui suivent sont vécus comme des viols de l'intimité même lorsque la maison est dévastée et mise à nue.



### III Entre mémoire et oubli

« Nous dirons que la mémoire collective est un travail de la société sur elle-même, un travail de remémoration qui commence singulièrement par l'oubli et qui ne peut être que s'il fonctionne comme un lien social ». (Rautenberg, 2003).

**Comment expliquez-vous que suite à une catastrophe naturelle, les sociétés, à des degrés qui dépendent de leur niveau de civilisation, tendent à mystifier les événements ?**

La catastrophe, quand elle prend une ampleur telle que Xynthia, dépasse les premières capacités cognitives et émotionnelles à traiter l'événement. Conjuguée à la perte d'un sentiment de contrôle possible sur son environnement, elle est mystifiée et investie d'une dimension irrationnelle. Devenue quasiment abstraite par sa rapidité et sa dimension destructrice, elle ravive de façon inconsciente la pensée magique de l'homme primitif et de l'enfant, incrédule devant certaines expressions de la nature et cherchant à expliquer des phénomènes qui le dépassent. Le mysticisme et la mythologie chrétienne y ont ajouté une peur des punitions divines qui s'expriment par de telles catastrophes dans les textes religieux ; le mythe du déluge a installé l'inondation comme un archétype de punition divine.

Un monde nouveau apparaît sous les yeux des habitants, où les référents physiques habituels ont disparu, où le paysage porte l'empreinte de la catastrophe et où il est désormais impossible de faire « comme avant ». L'explication mystique de ce phénomène laisse place à la recherche rationnelle de la responsabilité et apparaît comme une modalité de contrôle, une tentative de croire que « cela ne recommencera pas ».



### **Comment expliquez-vous cette hésitation psychologique qui s'opère entre le besoin d'oublier et celui de se souvenir après un événement tel que Xynthia ?**

Pourquoi le refus de voir, de se souvenir de ce que l'on a vu ? Pourquoi ce besoin d'oublier ? L'oubli et la cécité sont des mécanismes de défense qui permettent de survivre à l'insupportable. L'expérience de Xynthia a été traumatisante, rattachée pour certains au bruit de l'eau qui force sur les murs des maisons, à la sensation du froid ressentie à attendre les secours sur le toit, transi, à l'obscurité empêchant la nuit de la vimère de voir plus loin que la portée des lampes torches, et continuant bien après avec le bruit de la démolition des maisons et les gargouillements d'une eau vive.

Ne plus voir, c'est rejeter les images insoutenables, les sensations et craintes qu'elles réveillent. Oublier, c'est se donner la possibilité de continuer à vivre mais c'est aussi se fermer à la notion de probabilité de retour. Mémoire et oubli sont deux processus qui fonctionnent de pair, l'un faisant écho à l'autre. Ils s'inscrivent dans une temporalité nécessaire à une première compréhension de l'événement. Cette stratégie d'adaptation psychologique ne réduit en aucun cas la vulnérabilité – mais permet de ne pas compromettre les projets de vie et de gérer la peur. Doit venir ensuite le temps du souvenir, douloureux mais nécessaire où il faut réapprendre à vivre dans un espace recomposé et en intégrant une nouvelle donne environnementale, celle d'un espace régi par des logiques de la nature et des projets de vie humains. Transformer la somme des souvenirs individuels en une mémoire portée par la collectivité, avec des référents et des objectifs de prévention communs est un enjeu pour la sauvegarde des personnes et des biens.

### **Pourquoi la construction d'une mémoire de la catastrophe doit-elle s'appuyer sur la représentation que l'homme a de la nature ?**

Avant la catastrophe, la nature est représentée de façon nourricière et protectrice. La proximité de la mer est recherchée pour la villégiature, pour sa dimension spectaculaire, pour son exploitation ; le littoral a longtemps été aménagé en fonction des métiers maritimes. Les « prises » sur la mer reflètent l'appropriation par l'homme de la nature. L'identité du lieu est marquée par son histoire et celle de ses occupants. Attachés aux lieux, aux paysages qu'ils ont modelés ils attendent en retour la lecture de leur identité collective, de leur passé commun, définitivement tournée vers la mer.

L'identité est un processus qui permet à l'individu de donner une cohérence, une stabilité et une pérennité aux relations qu'il entretient avec le monde. Il est caractérisé par des fonctions d'auto-régulation qui lui permettent d'évoluer en même temps que son environnement et de faire face aux changements qui lui sont caractéristiques (Marchand, 2001). L'identité de lieu, conceptualisée par Proshansky (1978) amène l'idée que les lieux et les pratiques dans les lieux sont enracinés dans la structure de la personnalité et expriment les dispositions personnelles en relation aux propriétés de la situation. L'attachement qui découle de la force relationnelle qui va être tissée avec le lieu explique le désarroi et la désorientation provoqués par la destruction de ces lieux fondateurs d'identité (Marchand, 2005, transition). L'espace est une matrice à laquelle sont ancrées la mémoire et l'identité de ses habitants.

## IV Les leçons pour demain

**Les hommes devenus des habitants des villes et de moins en moins des lieux naturels, sont-ils prêts à accepter leur vulnérabilité face à la nature ?**

Xynthia apparaît comme un révélateur du dysfonctionnement du rapport de l'homme avec son environnement. L'in vraisemblable familiarité du danger, avec l'illusion de la protection apportée par les ouvrages du type digue biaise la perception du risque, oriente les attitudes et les comportements. La toute-puissance de l'homme sur la nature est une illusion confortable et difficile à abandonner.

Les conséquences de Xynthia imposent une mutation de la gestion des territoires, provoquent un nécessaire réajustement du sentiment de contrôle sur les éléments naturels. Il va s'agir de passer de l'illusion du risque zéro à une culture de la vigilance, où l'incertain est toujours possible et où l'implication de chacun est une clef pour la gestion des risques. Vivre dans des territoires où peuvent survenir des catastrophes comme les régulières vagues connues par cette portion de littoral ne peut se faire qu'en renégociant les relations avec l'environnement. Des événements comme Xynthia se reproduiront. En gardant inscrits dans la mémoire ces événements et en intégrant dans les pratiques et modes de vies les leçons qui en découlent, la vulnérabilité de l'homme face aux catastrophes diminuera.

Par ailleurs, dans les leçons à tirer pour la gestion environnementale, il y a la question essentielle de l'évacuation des eaux. Les canaux d'évacuation, gérés par les syndicats agricoles, sont vite remplis d'embâcles ; en principe ils sont équipés de clapets mais beaucoup d'entre eux sont mal montés. Ils ont contribué à la durée de l'inondation, parfois à son aggravation, comme à Aytré.



### **Peut-on imaginer adapter les maisons à ce type d'événements ?**

Il y a eu, pour une majorité de résidents la perception de l'importance des caractéristiques de la maison dans une perspective de résilience.

Le nouveau rapport à la construction, tel qu'il apparaît à travers les entretiens menés auprès des sinistrés, se décline dans plusieurs domaines ? prise de conscience de la vulnérabilité des habitations, compréhension des cinétiques de l'inondation à l'intérieur des maisons et en fonction des matériaux, nécessité d'une amélioration de la mise en garde de l'acheteur face à une nouvelle acquisition.

Les anciens supportaient mieux les inondations et savaient mieux s'adapter ; « on s'est cru malin », disent les résidents d'aujourd'hui en référence à l'évolution des pratiques constructives ; « une cote minimum au dessus de la mer peut permettre de garder la constructibilité du quartier et le laisser ainsi en zone jaune ». On a redécouvert la très grande difficulté à confiner efficacement une maison par rapport aux intrusions de l'eau. Les batardeaux sont des solutions efficaces dans certains secteurs. Mais ici on a fait des portes à galandage et coulissantes ; ces glissières laissent passer l'eau ? c'est une découverte inattendue de l'inondabilité de la maison.

En l'absence d'électricité, les maisons ayant des volets uniquement électriques deviennent des pièges; il faut garder une possibilité de manivelle à main. Certaines personnes n'ont même pas pu sortir de chez elles. Les vérandas explosent sous la pression de l'eau ? des gens en sont morts. L'électricité doit être mise en hauteur, cela paraît aujourd'hui évident.

Toutes ces réflexions mettent en cause le système d'assurance catastrophes naturelles dont l'un des principes est la reconstruction à l'identique. Après Xynthia, pour les sinistrés, la démonstration est faite que l'assurance ne s'intéresse pas à l'amélioration du patrimoine construit ; depuis des années, l'image de l'assurance pâtit de cette position illogique dictée seulement par un intérêt financier à court terme.

La compréhension de la dynamique de l'inondation à l'intérieur des maisons (barrages infranchissables composés de tiroirs ou de chaises renversées, empêchant tout accès à l'escalier) s'accompagne aujourd'hui d'une certaine surprise par rapport à la violence du sentiment de rejet qu'ont eu certains sinistrés pour tout ce qui avait été souillé.

On parle ici d'une sorte d'obsession pour le nettoyage qui rejoint la thématique de la maison perçue comme une partie de sa propre identité. En nettoyant les sols, on donne à voir une maison nouvelle, une maison exempte du souvenir de la tempête.



## Peut-on construire une mémoire utile pour l'avenir et pour la prévention ?

La mémoire ne se décrète pas, elle existe de façon latente ou explicite ; elle doit pouvoir s'exprimer pour être créatrice de savoir-faire.

Pour Janet (1928), la mémoire n'est pas forcément une faculté développée immédiatement par l'individu, mais une opération intellectuelle répondant à un besoin social et possédant par là même une fonction sociale dans la relation à autrui par les récits.

Dans l'après catastrophe, les différents acteurs se retrouvent sur le thème du « plus jamais ça ». Comment alors organiser l'action sociale collective pour y parvenir, alors que la société plus ou moins altruiste voire fusionnelle des premiers moments a tendance à s'estomper.



Au cours de la catastrophe les actions menées par tous les acteurs se sont traduites par un niveau d'interactions intense ; dans la période post catastrophe on assiste à la réapparition des rapports sociaux ordinaires.

C'est donc par l'implication des acteurs porteurs de la diversité des situations et des secteurs d'activité locaux, détenant chacun une parcelle des savoirs acquis, qu'il peut être possible de maintenir et développer un lien social autour d'un but ou d'une action commune (ou plusieurs, cibles diversifiées) concourant à conserver, alimenter et faire vivre une mémoire de l'événement.

Cette mémoire se doit d'être, d'une part, cognitive ? elle conserve les lieux, les chemins de l'eau, les hauteurs atteintes, la visibilité de l'événement, elle le balise, le donne à voir ; elle doit ensuite être porteuse de reconnaissance pour les sauveteurs, les sauveteurs connus mais tous les petits gestes qui ont permis d'aider des sinistrés en difficulté, pour conforter la société locale dans son identité. Elle doit être aussi porteuse d'attitudes de vigilance, d'attention aux contextes environnementaux, de savoir-faire à travers tous les récits concernant les différences façons d'avoir fait face à l'événement.

## Remerciements

Ce récit n'aurait jamais possible sans le concours et l'accueil chaleureux que nous ont réservés les sinistrés, touchés de près ou de loin par la tempête.

De La Rochelle aux Boucholeurs, de l'Aiguillon à Aytré, une pensée particulière pour tous ces amoureux de leur pays qui nous ont appris à y voir sa beauté, à apprécier son caractère, à comprendre son histoire. Karine et son mari à l'hôtel de la Paix de La Rochelle, Thierry Demaegd et l'association Reconstruire Charron, Yan Aujard et les bénévoles du secours populaire de l'Aiguillon, la famille Chollet et Nicole Durand aux Boucholeurs, Robert Brochot à Aytré, la famille Ferran et Bernard à Charron, Stéphanie et Norbert Shays, Jean-Paul Rault et Antoine Priozeau à Sainte-Radegonde-des-Noyers, Anita Arnaud de la Pointe de l'Aiguillon, Louissette et Jean-Claude, rescapés de la Faute, Maryse et James Gombert, rescapés de la Faute,

... et tout ceux qui ont accueilli et ouvert à leur histoire notre équipe d'auteurs et de scientifiques...



## Sources

L'anse de l'Aiguillon de Fernand Verger, Actes Sud/Dexia Editions.

La mer était si calme d'Yves Viollier, Robert Laffont.

Xynthia ? l'enquête tous coupables ? de Philippe Ecalte, éditions Les chantuseries.

Xynthia, une tragédie prévisible, sous la direction de Denis Mercier et Martine Acerra, éditions place publique.

Ouragan de Laurent Gaudé, éditions Actes Sud.

Marchand, D. (2010). Le bâti au cœur des enjeux du développement durable ? entre logiques d'anticipation et d'adaptation.

In K. Weiss & F. Girandola (Eds.) Psychologie et Développement Durable, p. 157-173.

Marchand, D. & Weiss, K. (2006) ? La crise de l'identité urbaine ? stéréotypes spatiaux et mise au ban de la ville. In K. Weiss & D. Marchand (Eds.), Psychologie Sociale de l'Environnement (p.23-33). Presses Universitaires de Rennes.

Proshansky, H.M. (1978). The City and Self-Identity. Environment and Behavior, Vol.10, N°2, 147-169.

Rautenberg, M. (2003), La rupture patrimoniale, Editions A la croisée, Bernin (France), 173 p.

